

Entretien avec M. François FONTAINE

à Paris, en avril 1982

(Antoine Marès)

- A.M. Pour situer vos premiers contacts avec Jean Monnet, j'aimerais savoir quand vous l'avez rencontré pour la première fois, comment vous avez été amené à collaborer avec lui et l'impression que vous avez eue lors de votre première rencontre.
- F.F. Jean Monnet est entré dans mon univers ... je devrais dire que je suis entré dans le sien ! en 1946, parce que j'ai entendu parler de lui par un de mes amis, camarade d'enfance, qui était à l'époque son chef de cabinet et qui a eu un rôle important dans la naissance du Plan : c'était Félix Gaillard. Il me parlait - d'une façon que je trouvais énigmatique - d'un "grand bonhomme", d'un être extraordinaire qui était indéfinissable parce qu'il ne correspondait à aucune des normes auxquelles nous étions habitués, et qui, par ailleurs était parfaitement inconnu dans le monde politique français. J'étais à ce moment-là au service de presse du ministère des Affaires étrangères et je rédigeais une revue de presse pour tous les postes diplomatiques; je lisais donc tous les journaux. Probablement je voyais apparaître son nom et le concept du Plan, et je m'appliquais à en faire l'éloge dans ces télégrammes diplomatiques quotidiens, mais je n'en mesurais pas la vraie portée. J'ai été alors approché par Félix Gaillard qui m'a dit qu'on cherchait quelqu'un pour la presse, rue de Martignac, en me précisant que je ferais probablement l'affaire. Il a ajouté: "Tu verras ce bonhomme. Parce qu'il choisit tous ses collaborateurs, même ceux avec qui il ne travaille pas directement. Nous sommes une petite équipe de vingt-cinq personnes. Tu t'occuperas de la presse, secteur très important à ses yeux, et il faut qu'il en soit d'accord. Il est possible que cela ne marche pas avec lui, que tu ne t'entendes pas avec lui". Puis il a ajouté cette phrase étrange que j'ai comprise par la suite: "Mais si ça ne marche pas,

ça ne voudra pas dire que tu as tort". Il prenait ses précautions. Une manière de dire "Ne te traumatise pas si ça ne va pas. C'est une aventure, en tout cas une expérience imprévisible". Probablement, Félix Gaillard avait déjà senti la difficulté d'"accrocher" son destin à cet homme, accoutumé à dévorer les autres qui ne pouvaient être eux-mêmes qu'en s'en allant, en rompant, en sortant complètement du cercle. C'est ce qu'il a fait lui-même très peu de temps après, à la veille des élections législatives de 1946. Il est parti un jour assez brusquement et M. Monnet en a été un peu blessé. Mais je pense qu'il n'avait pas de choix. S'il se sentait attiré par une carrière politique, s'il voulait être quelqu'un par lui-même, il fallait qu'il saisît cette occasion, qui ne se retrouverait pas, celle des premières élections législatives de la IV^e République, pour lesquelles il était déjà le dauphin des chefs du parti radical. Daladier notamment avait senti en lui un puissant tempérament et d'emblée ces gens-là le mettaient en place pour la relève politique. Monnet ne lui a jamais tout à fait pardonné ce départ précipité, cette "trahison", tout en le comprenant très bien et tout en se disant - car il tirait toujours ce type de conclusion - : "Qu'il vive sa vie; il a une grande et légitime ambition". Il lui a écrit d'ailleurs une lettre que l'on retrouvera dans les archives où il lui demande simplement de ne pas utiliser ses fonctions, leur travail commun, dans la campagne électorale qu'il allait mener. Et il lui souhaitait bonne chance. La place était donc vide rue de Martignac.

Elle a été remplie pendant six mois par un autre inspecteur des Finances qui s'appelait Michel Denis, un garçon très remarquable techniquement, et brillant. Il a rempli son contrat, mais il l'a rompu lui-même au bout de quelque temps; il n'y a pas eu d'entente entre Monnet et lui: c'est un des cas assez rares où le "ciment" n'a pas pris, ciment dans lequel nous étions tous noyés. Et nous n'avons jamais su pourquoi il n'avait pas pris. Michel Denis est parti, il a fait une carrière dans les affaires, autrement dit il a gagné de l'argent. On ne l'a plus revu dans la fonction publique, ce qui était dommage car il avait d'immenses qualités. Monnet ne prenait auprès de lui que des gens qui avaient d'immenses qualités techniques. Et peut-être à ce moment-là - je fais ce correctif immédiatement - Monnet a-t-il senti qu'il lui fallait un chef de cabinet moins technique, que les services suffisaient à couvrir la marche du Plan proprement dit et qu'à ses côtés, il avait besoin d'un collaborateur loyal, qui ait peut-être moins de capacités, et partant moins d'ambitions, et qui lui serait plus attaché.

Comme quelqu'un qui a connu deux ou trois divorces et qui décide de prendre un conjoint moins beau, moins brillant, moins séduisant, en se disant qu'au fond il sera plus tranquille.

C'est ainsi - et peut-être aussi sous l'influence de Gaillard - qu'il m'a appelé auprès de lui.

Mais je dois revenir à mon premier contact avec lui. C'est l'histoire classique qui a été racontée par Rabier, qui pourrait l'être par Ripert ou par Berthoin. Il ne prenait aucun engagement avant d'avoir vu le candidat. Et comme il n'avait jamais la possibilité de voir les gens à l'heure dite, il fallait venir, attendre, puis revenir. Un jour, on m'a dit d'entrer dans son bureau, rue de Martignac. Je me suis trouvé au milieu de cinq ou six personnes: il y avait Marjolin, Hirsch, Pierre Dreyfus, son état-major, et l'on discutait des objectifs du Plan. Je me souviens encore d'avoir été frappé de voir Marjolin, debout, beaucoup plus grand que Monnet, qui, d'un geste large et dédaigneux, disait: "Mais ça ne tient pas debout ce que vous dites là!" Et je trouvais étonnant que Monnet, au lieu de se dresser et de dire: "Marjolin, je ne vous permets pas!", acceptât toutes les critiques. Hirsch avait une autre méthode. Il disait doucement: "Je ne suis pas du tout d'accord avec vous." et Monnet lui demandait pourquoi. Lorsqu'il rencontrait un obstacle - mais seulement dans la période qui précédait la décision, dans la période délibérative, - il était ouvert à tout. Quand on approchait de la décision, la liberté d'expression se resserrait et tout d'un coup, il disait: "Je ne veux plus rien entendre, ce n'est plus la peine, je ne vous écoute plus". Parce qu'il avait fait son choix, ou qu'il sentait que le moment était venu d'en faire un. Mais dans la phase ouverte, n'importe qui pouvait dire n'importe quoi de contradictoire. Lui-même était plus que tout autre - c'était son privilège - capable de revenir sur son propre jugement, sur ses propres affirmations. Le plus souvent - il faut le dire - or revenait à l'idée d'origine. Non pas par entêtement ni par lassitude, mais parce qu'il n'aimait pas que l'on s'écartât trop du point de départ. Car si l'on tournait le dos complètement à la direction initiale, cela voulait dire qu'on était en pleine incohérence. Parfois on allait quand même assez loin dans cette direction, à titre de contre-épreuve.

C'était spontané, cela fusait. Dans le brouhaha dans lequel je me suis trouvé la première fois, il y avait des idées qui partaient dans toutes les directions. Et ce jour-là, ce n'est peut-être pas l'idée de Marjolin qu'il a

suivie, mais celle de quelqu'un qui passait par là, qui était venu incidemment. Cela aurait pu être moi. Dans ce cas, qui s'est produit maintes fois et qui hante aujourd'hui encore mes cauchemars, il m'aurait présenté en deux mots le problème, m'aurait demandé ce que j'en pensais, peut-être même de le rédiger par écrit. A ces moments-là il attachait une importance majeure à ce que disait ce nouveau témoin ou cette petite voix discordante qui s'élevait dans un coin. Pour les gens non prévenus il y avait quelque chose d'arbitraire, de scandaleux dans ces tests inopinés, ces arbitrages demandés aux paysans du Danube entrés par hasard. D'une manière générale il était dangereux de faire devant lui des observations. Il vous fixait tout à coup : "C'est très intéressant ce que vous dites là, c'est très original! Faites-nous une note là-dessus!" Toute la discussion était interrompue, aussi l'entourage ne réagissait-il pas toujours bien à l'intrusion de cet étranger, de cet amateur, dans tous les cas de cet imprudent.

La plupart de ces auteurs occasionnels, et surtout ceux qui se prenaient au sérieux, "foiraient", car ils ne connaissaient pas les tenants et les aboutissants du problème, et leur note restait sans suite. Ils s'exposaient de plus au ridicule devant ces messieurs les technocrates. Ces hommes - qui sont devenus plus tard mes amis -, Marjolin, Uri et quelques autres, étaient de vrais technocrates. Je me sentais très mal à l'aise avec eux. Ils m'ont difficilement admis. J'étais l'amateur, celui qui ne connaît pas les informations techniques, les problèmes économiques, un fantaisiste, le bénéficiaire ou la victime d'un caprice passager de Monnet. En fait, j'étais engagé là pour rapporter l'opinion extérieure, pour établir le contact avec la presse et faire le Candide, ce qui est toujours un rôle très difficile. J'ai beaucoup souffert pendant cette période d'être le seul non-technicien dans une équipe de gens impitoyables. J'ai vu ce qu'étaient les hauts fonctionnaires qui travaillaient d'ailleurs sérieusement sur des choses importantes mais qui ne supportaient pas les erreurs quantitatives. Des erreurs qualitatives, je les ai vu souvent en faire. Je le sentais intuitivement mais il m'était difficile d'en fournir la preuve. Petit à petit, je n'ai pas hésité à le dire. Et surtout, Monnet me demandait mon avis, quitte à me renvoyer brutalement si cet avis ne lui plaisait pas, ou s'il n'était pas fondé, si j'apportais la confirmation de mon incompetence ou de mon incapacité. Je me suis livré à cet exercice de plus en plus souvent à partir du moment où je ne me suis plus occupé essentiellement de la presse et où, Michel Denis étant parti, j'ai pris sa suite dans le bureau voisin de celui de M. Monnet.

C'était une position géographique très importante car tout le monde passait par ce bureau qui commandait le sien. De 1947 à 1952, j'ai vu défiler Français, Anglais, Américains. Avec quelques^{uns} j'avais à régler les problèmes en tant que chef de cabinet. Mais j'insiste sur ce point: plus d'un a été chef de cabinet; en fait, on était des secrétaires personnels, avec des titres que l'on se donnait, et qu'il voulait ignorer. Mais il ne fallait pas du tout se targuer de ces titres et essayer de les monnayer d'une manière ou d'une autre. Sinon il vous aurait cassé tout de suite; jamais il n'aurait toléré cela.

J'étais donc dans le bureau voisin du sien; il rentrait, il sortait. A Avec une vivacité, une brusquerie qui étaient dans sa nature et qui lui étaient imposées par le type de situation, très inconfortable au fond, qu'il occupait dans la vie politique française. De plus, il était intense par tempérament, par ses méthodes de travail. Il était en permanence survolté. Il avait soixante ans, sa vitalité était phénoménale. C'était une pile qui arrivait au maximum de la charge le matin assez tard et qui ne se vidait que le soir vers huit heures et demie. Alors il rentrait chez lui, et il se rechargeait du soir jusqu'au lendemain à dix heures. Il avait un sommeil remarquable. Mme Monnet me disait tout récemment: "Jean? Il posait sa tête sur l'oreiller et il dormait!". Il devait dormir huit heures d'affilée, régulièrement. Il avait un rythme de vie continu: jamais il ne sortait le soir, jamais il n'acceptait un dîner, ce qui est exceptionnel quand vous voyez comment vivent les milieux politiques, les milieux influents: beaucoup de choses se passent dans des réceptions, le soir. C'est sans doute un phénomène plus accentué aujourd'hui, un mal pernicieux qui se développe. A l'époque, dans cette phase de reconstitution de la société française, il y avait peut-être moins de dîners, de cocktails. Mais le Commissaire au Plan aurait pu, tout de même, remplir, comme on dit, toutes ses soirées. Il n'acceptait rien le soir, sauf à la présidence de la République ou à l'Ambassade d'Angleterre, mais c'était un vrai drame ...

A.M. Mme Anthony me disait, au contraire, que pendant la Première Guerre mondiale, il était très friand de sorties ...

F.F. Sans chercher à approfondir cet aspect de sa personne, il est probable qu'il a eu une première partie de sa vie, comme Blaise Pascal, où la vie mondaine avait sa place. Il a eu le temps d'épuiser le goût des choses futiles pour autant qu'il en ait jamais été atteint.

Il faut rappeler, c'est vrai, que nous l'avons connu vers 58, 59, 60 ans, à une époque où les hommes peuvent commencer à se retirer vers un certain type de vie. Mais lui était retiré, si l'on peut dire, depuis beaucoup plus longtemps! Il y a eu deux versants de sa vie, l'un avant, l'autre après son mariage. Ce mariage a été le point culminant de sa volonté de puissance. Ça a été une aventure extraordinaire qu'il faudra raconter un jour: j'en avais relaté une partie dans les Mémoires et, au tout dernier moment, on a supprimé six ou sept pages tout à fait étonnantes qui sont très révélatrices de sa nature. Elles existent quelque part - je ne sais pas où - . C'est sa soeur Marie-Louise qui a pensé que, pour l'honneur, ou pour éviter toute équivoque, il fallait réduire ces quelques pages à quelques lignes qui ont été écrites par M. et Mme Monnet - les seules lignes qu'ils aient écrites de leurs mains. Par là ils ont témoigné eux-mêmes qu'ils s'agissait du moment capital de leur existence. J'ignore comment il employait son temps avant son mariage. Ce qui paraît sûr, c'est que, depuis, son rythme de vie, son hygiène de vie ont été constants.

A.M. Cela correspondait-il au goût de Mme Monnet ... ?

F.F. Cela correspond plutôt à une contrainte extérieure: son mariage s'était fait dans des conditions qui l'ont isolé de tout un monde - disons même du Vieux continent - ; il a fallu qu'il aille se marier en Russie puis qu'il réside aux Etats-Unis pour faire valider ce mariage. C'est aux Etats-Unis que les "lawyers" pouvaient dénouer une situation impossible, inextricable. Il n'y avait pas simplement le fait que le mari de Mme Monnet ne voulait pas divorcer - la loi italienne ne le permettait d'ailleurs pas -, il fallait compter aussi avec l'exigence de ce premier mari de récupérer la petite fille - qui était née sous le mariage légal - : on avait lancé des mandats d'amener qui allaient de chancellerie en chancellerie, à travers le monde entier, au point même qu'à Shanghai, le couple devait changer de secteur. Ce n'était pas une vie de fugitifs, mais tout de même une vie difficile. Et cette difficulté a joué un rôle décisif dans la vie de Jean Monnet: ça a été le ciment d'un grand amour, d'un dévouement magnifique de part et d'autre, parce qu'ils avaient lutté pour cela. De ce type d'épreuve, on sort plus uni ou épuisé. Mais non seulement il n'y avait pas de lassitude, mais il y avait un pacte. Ils avaient gagné ensemble, mais dans un autre monde, dans ce monde américain où, pour d'autres raisons, il se trouvaient attachés. Il y avait une rupture avec le passé, avec le Vieux continent, qui a fait qu'il n'ont pas pris d'habitudes dites "parisiennes".

Jean Monnet a tout de même vécu à Paris un certain temps. Peut-être n'était-il pas encore marié. Il vivait rue de Condé dans un magnifique immeuble où avait habité Talleyrand; il y tenait table ouverte. Mais c'était à l'époque de la banque, une époque d'ennui pour lui. Il était mécontent de lui-même, il tournait en rond. Il faudrait reconstituer les étapes de sa vie en se disant qu'il ne s'est vraiment senti vivre que dans les affaires publiques. La satisfaction de gagner de l'argent, dans les affaires privées, n'était pas suffisante pour lui, au contraire, cela le rendait maussade; alors qu'il était un homme d'optimisme, il y avait des moments où il était découragé.

Sa sociabilité - puisque nous en étions partis de là - a pu se prolonger, mais, aux Etats-Unis, Jean et Silvia menaient un vie que j'appellerai hygiénique, avec des contraintes extraordinaires: quand on habite à vingt ou trente kilomètres du centre d'une ville, on ne peut pas avoir la même vie que les autres; et si lui avait fait ce choix, c'était justement pour échapper au cycle de la vie urbaine, aux mondanités et aux futilités. Il a très tôt rompu avec la "société", avec les tentations secondaires, pour se concentrer sur l'essentiel, aidé en cela par une femme qui n'a pas exigé le contraire; je ne dis pas qu'elle n'aimait pas la société, mais elle a compris qu'il fallait lui assurer une sécurité, une tranquillité et une discipline morale et physique essentielles à son équilibre.

Quand il a repris sa vie en France, après une très longue interruption, il a conservé ce mode d'existence: cela lui laissait beaucoup de temps, une disponibilité pour la réflexion que n'avaient pas d'autres hommes. Au moment où lui rentrait, se concentrait, préparait sa journée du lendemain, les autres allaient faire des discours, dînaient, s'amusaient ... Je ne veux pas dire que n'importe qui d'autre aurait pu faire la même chose avec le même type de vie, mais beaucoup d'hommes pourraient faire beaucoup mieux s'ils se pliaient à cette méthode, s'ils se forçaient à cette concentration. Sans vouloir entrer immédiatement dans la méthode, le secret, la "recette" de sa vie, je crois qu'il faut montrer dès le départ qu'il était un phénomène, un "monstre" - au sens psychologique et non pathologique, mais presque - de concentration. Il existe probablement très peu d'hommes capables d'une pareille faculté de se fixer un objectif unique, facilité qui permet de passer là où les autres ne peuvent pas passer, d'enfoncer ce que les autres ne peuvent enfoncer et d'arriver au moment où les autres sont dans l'embarras, dans l'indécision. Et cela permet de s'occuper des

affaires du monde; aussi paradoxal que cela puisse paraître, la distance qu'on prend avec le monde permet de dominer et de s'occuper d'affaires qui, théoriquement, n'appartiennent qu'à ceux qui sont à l'intérieur du système. Je me souviens avoir été frappé par un rapprochement : au début, quand je travaillais indirectement avec lui, un livre d'Aldous Huxley qui s'appelait L'éminence grise - un livre peu connu qui raconte l'histoire du Père Joseph est paru. Huxley décrivait ce Père Joseph allant à pied de Rome à Paris voir Richelieu et refaisant le monde dans sa tête, se préparant à dominer effectivement les Cours royales et impériales par sa force de concentration. On a souvent dit que Monnet était un Père Joseph. Dans un certain sens, oui. C'était quelqu'un qui, par sa mécanique intellectuelle, écartait tout ce qui était secondaire. Il faisait sans le savoir son Père Joseph dans les bois de Montfort-l'Amaury, de Fox-Hall, de Luxembourg, de partout... Il y avait toujours un bois entre son domicile et son bureau, où il se livrait à la marche, habillé comme un paysan, avec de gros godillots. On croit que c'est le côté légendaire, anecdotique du personnage; mais c'est son côté profond. On ne peut rien comprendre de lui, de sa supériorité, sans avoir considéré cette hygiène morale, intellectuelle et physique de tous les jours. Tout le reste était subordonné à cela. Les gens, les affaires - même internationales devaient se plier à cet égocentrisme - mais le mot n'est pas approprié -, disons plutôt à cette nécessité vitale.

Car il ne pouvait vivre autrement. Il pensait: "Je ne ferai pas ce que je dois faire si je ne me surveille pas; nous allons manquer nos affaires si je ne me sens pas bien, parce que je ne verrai plus clair." Quand il commençait à dire: "Je ne vois plus, je ne pense plus, c'est confus ...", soit comme confidence personnelle, soit dans une discussion, c'était le signe qu'il allait s'interrompre pendant quelque temps, qu'il allait prendre ses distances. Soit parce qu'il avait l'humilité de reconnaître qu'il ne comprenait plus, soit parce que les choses elles-mêmes étaient devenues inextricables. Il n'avait pas la même réaction que ses collaborateurs : lequel, devant une telle situation, est capable de dire qu'il n'a pas d'avis? Tout le monde a toujours une opinion, une solution. Il n'aimait pas cette attitude qui lui paraissait suspecte. L'impuissance dans laquelle il se trouvait, il se l'attribuait, ou bien il l'attribuait au temps - il était extrêmement sensible au temps -. C'était un baromètre vivant. "Il fait lourd aujourd'hui" disait-il. On ne le sentait pas, mais il fallait lui dire que c'était le cas. Sinon c'eût été le désavouer entièrement. Alors il demandait que l'on ouvrit la fenêtre. Il était sûrement très sensible aux orages. Et quelquefois, il était bloqué par la pesanteur et il éclatait

dans des colères qu'il transférait sur les autres. Ceux qui étaient près de lui étaient des victimes, des paratonnerres: ce que j'ai reçu de décharge au second degré, je ne pourrais pas le décrire. J'ai souffert, selon mon caractère; je me suis parfois demandé comment j'avais supporté cela si longtemps. Est-ce par lâcheté, par manque de dignité? Car la dignité était offensée. Qui ne s'est senti humilié par lui? C'est une question sur laquelle il faudra revenir, sans vouloir du tout ternir sa mémoire. Disons que tout est justifié par la fin. Mais quand même! Je crois que c'est Pleven qui a dit un jour: "Mais jamais je ne pourrais plus travailler avec lui, jamais je ne pourrais plus supporter ça!" En face de lui des gens atteignaient la limite de leur résistance morale et de leur susceptibilité, ou de leur orgueil.

Ç'avait été le cas de Félix Gaillard et de son successeur dont j'ai parlé plus haut, avec lequel il y a eu des orages et des incompréhensions assez violentes dont j'ai été de loin le témoin. Par exemple cette histoire sur laquelle je voudrais faire une parenthèse, car elle est assez éclairante; Michel Denis l'avait accompagné à la Commission des Finances où le Commissaire au Plan devait se rendre parce qu'il était un haut fonctionnaire soumis au contrôle parlementaire. C'était pour lui un moment douloureux car il trouvait là des gens désinvoltes, sûrs d'eux, appartenant à la classe politique dont il n'était pas, et certains extrêmement doués. Il n'était jamais assez préparé et il se retrouvait tout seul à ce moment-là, isolé devant quarante personnages qui posaient des questions très précises, mais en tir dispersé. Il fallait être un champion pour les affronter, ce qu'étaient les hauts fonctionnaires du Trésor qui pouvaient répondre à n'importe quelle "colle" et qui en sortaient toujours avec vingt sur vingt. Lui s'en tirait quelquefois avec deux sur vingt. Sa seule force était de ramener le débat sur le domaine des idées et des réalités économiques. Il y réussissait par son autorité naturelle, mais on le harcelait sur des points précis et il arrivait qu'il fit des erreurs de chiffres. Il fallait donc qu'il ait d'excellents dossiers. Et un jour, il a été coincé sur un problème financier. Il a été méchamment contré, comme on dit aujourd'hui, par Petsche ou Paul Reynaud qui ne pouvaient pas le voir et qui étaient trop heureux de profiter de leur position dominante. Il est revenu humilié, blessé. Il a fait une scène terrible à Michel Denis. Il ne l'a pas renvoyé, mais la confiance a été définitivement rompue parce qu'on n'avait pas préparé le bon dossier alors que tout le monde était là pour ça.

J'admirais - et j'admire toujours - qu'il pût utiliser ces chiffres, sans avoir la formation de ces hauts fonctionnaires. Cette période était du pour lui: il détestait se soumettre aux "examens de passage", mais, bien sûr, pas au contrôle démocratique, encore qu'il trouvait certaines de ses pratiques irritantes (c'était un adjectif très fort chez lui). Alors, en revenant, il éclatait dans des colères violentes, injustes, blessantes. J'ai été souvent blessé. Pourquoi suis-je resté alors que j'aurais dû, par dignité - mal placée peut-être, mais par dignité tout de même -, partir ? Je dois avouer qu'une ou deux fois il m'a dit "Ecoutez, ça ne va ^{pas} entre nous !" Mais il ne m'a jamais poussé dehors - même aux moments difficiles alors que je ne répondais vraiment pas à la définition de l'homme-orchestre dont il avait besoin à ses côtés; il lui eut fallu l'encyclopédie des techniques et de l'économie car il en était très éloigné - moi aussi d'ailleurs. Pourtant j'ai duré plus que tous les autres. De sa part, c'était probablement dû à une délicatesse et à une bonté que j'ignorais à l'époque, que je ne soupçonnais pas, à une fidélité dont je ne lui reconnaissais pas le mérite. Il n'a pas donné suite à ses velleités de m'écarter pour mettre à ma place quelqu'un de plus utile sur le plan technique et sur le plan des affaires privées. On peut dire aussi qu'il n'aimait pas changer de têtes; mais les gens qui n'aiment pas changer de têtes, ce sont des gens qui s'attachent, qui ont au fond une indulgence ou une confiance profondes dans les possibilités d'amélioration. De mon côté, je n'ai pas saisi l'occasion de m'en aller parce que quelque chose en moi, de tout à fait inconscient, me disait que je ne retrouverais rien d'aussi intéressant, d'aussi vivant, d'aussi vaste et que mon avenir était là. On apprenait intensément auprès de lui. C'était une école formidable. Toutes choses égales d'ailleurs, on ne quittait sans doute pas l'école de Socrate en disant : "J'ai tout appris, je sais tout maintenant". Probablement les gens devaient y rester, y rester encore et écrire ensuite ce qu'ils avaient entendu, même après que Socrate soit mort. Parce qu'il y a des être auprès desquels on a l'impression de n'avoir jamais fini d'apprendre. Et parce que eux-mêmes continuent toujours à apprendre, sont toujours ouverts. Les deux sortes de sentiments se balançaient: l'impatience - quelquefois le désespoir et même la haine, et de l'autre côté la curiosité, l'admiration. Je me souviens être sorti de son bureau plusieurs fois en claquant la porte de toutes mes forces. Il aurait pu me rappeler et me faire plus qu'une observation; il comprenait probablement mon attitude et n'en tirait pas parti, parce que lui-même éprouvait des colères qui tombaient tout de

suite. Il avait une capacité assez grande de se mettre en colère sans l'être profondément. La colère, la violence n'étaient pas une méthode chez lui; c'était une décharge. Ce n'était pas une manière d'agir. Il regrettait certainement ses emportements car ce n'était pas ainsi qu'il voulait imposer ses idées: pour lui, la violence n'était pas une victoire. Et s'il s'imposait en vous mettant à la porte, c'était une défaite. Il voulait convaincre. Et il recommençait à discuter: il y aurait mille anecdotes à raconter. Par exemple, il se heurtait avec Uri et, le soir, il lui téléphonait ou lui envoyait une bouteille de Cognac pour se faire pardonner !

Mais sa nature était tendue. La dernière phase de sa vie, après la CECA, plus exactement après la CED, a été beaucoup plus calme, beaucoup plus sereine et humaine. Et même, à la fin de sa vie, il a montré ce que probablement il était tout au fond. La vieillesse n'a pas que des effets négatifs: souvent on se décante, on se bonifie dans le sens profond de sa nature. La sienne a été admirable. Ses dernières années ont été d'une grandeur, d'une noblesse et d'une délicatesse de sentiments vraiment impressionnantes. Au fond, quand il a eu le temps avec lui, quand il a eu la capacité de prendre du retrait, on a vu que sa nature était belle sans aucune médiocrité, sans aucune petitesse.

On sentait bien que ses colères, ses éclats, étaient des réactions aux blocages extérieurs. Et cela provenait du fait qu'il était en "disharmonie" avec la politique française. Autant aux Etats-Unis, je suis sûr qu'il était confortable à tous les niveaux de la politique parce qu'il trouvait des gens calmes qui écoutaient, qui traitaient les affaires sérieusement, et qui le respectaient, autant en France, dans les milieux correspondants, c'était l'aberration. Il n'était pas anti-parlementaire, mais dans la pratique il devait mener une lutte de tous les instants - il faut dire que souvent les hommes étaient médiocres - . Cependant, il ne les jugeait pas en fonction de leur médiocrité, mais en fonction de leur capacité d'écouter - et pas seulement son discours à lui -. Il s'entendait bien avec des personnes qui avaient une certaine sérénité, par exemple avec le père Queuille qui était un homme consciencieux et qui savait écouter. Quand Jean Monnet lui téléphonait, il l'écoutait.

On peut imaginer les ministres auxquels il téléphonait, pas tout le temps, mais quand même souvent et à bon escient. Par exemple, il venait de rendre visite à Schuman et il le rappelait pour lui dire: "C'est très important ce

Je vous ai dit - ou ce que vous m'avez dit - ". Son interlocuteur devait manifester par gestes son impatience auprès de son entourage : "Encore Monnet! Mais cette répétition avait une vertu en soi, elle était une affirmation, une confirmation. Quand on vous répète plusieurs fois la même chose, cette chose acquiert une autre signification. Et c'était la méthode Monnet. Ainsi les choses rentraient progressivement dans la tête de l'interlocuteur qui devait finir par se dire : "C'est important, s'il insiste à ce point" ou "je n'y échapperai pas". Les gens avaient beaucoup de respect pour Jean Monnet. Sauf ces quelques parlementaires qui, lorsqu'ils le tenaient dans leurs filets ne le lâchaient plus : c'était le cas de Pellenc, sénateur de la Commission des Finances, un personnage obscur et considérable. Dans le système parlementaire, il y a toujours quelqu'un - qui est un bûcheur - qui se met là, dans un coin, et qui décide d'étriller telle administration, et dans le cas de Pellenc, c'était le Plan qu'il haïssait. Il fallait en passer par cette chicane, tous les ans. On n'échappait pas au supplice. Sans avoir de tactique politique, Jean Monnet était amené à lancer les uns contre les autres, à se faire des alliés. Et puis il retrouvait les gens qu'il avait placés: Delouvrie Gaillard qui ont été d'un grand dévouement, René Mayer - qui était un ami comme le sont ces amis qui ne croient qu'en eux, mais qui n'a jamais trahi Monnet, qui ne lui a jamais manqué, sous réserve d'un petit point dont a parlé Berthoin -, René Pleven - qui a été d'une aide constante, sans faille. Les collaborateurs de Pleven étaient des intimes de la maison -. Ainsi il avait établi des circuits parallèles qui étaient d'une efficacité extraordinaire, quasi-légendaire. Mais il ne pouvait pas éviter deux ou trois fois par an ce parcours du combattant qu'était le contrôle parlementaire. Il trouvait qu'on y perdait du temps, qu'il y avait des choses plus urgentes à faire que d'aller s'expliquer devant des gens qui refusaient toute espèce de changement, ou d'autres qui posaient des questions et n'étaient plus là quand on leur répondait. S'il ne ménagait pas ces gens-là, il ne les poursuivait pas de sa haine. Quelquefois même, je l'ai entendu dire à propos de certains d'entre eux : "Pauvre homme!" C'était le pire de ce qu'il pouvait dire; il n'avait pas de mot grossiers pour ses adversaires, il ne les écrasait pas, mais pour lui, cette compassion était la pire injure.

A.M. J'avais en fait deux questions fondamentales à vous poser auxquelles vous avez en partie répondu. L'une portait sur ce qui faisait agir Jean Monnet dans la période où vous l'avez connu.

F.F. On ne peut pas répondre à cette question avec la précision de temps que vous indiquez parce que la période où je l'ai connu était déjà conditionnée par quelque chose qui nous ramènerait très haut dans sa vie. Où se situe le mystère? Et votre question est excellente parce que c'est cela qu'il faudrait percer. Tourner en rond sur ce qui est établi avec évidence, sur ce qui est de notoriété publique, ^{à son propos} ne sert à rien. Mais : que cherchait-il, qu'est-ce qui le faisait courir, comme on dit, c'est la question qu'on doit se poser en dernière analyse. Et là il est nécessaire de se replacer d'un autre point d'observation. La réponse est peut-être antérieure à la Première Guerre, ^{elle se situe peut-être} à Cognac. Il y avait déjà beaucoup de choses dans ses gènes, dans son tempérament, et cela se serait développé de toute façon dans le métier familial. Il n'aimait pas qu'on lui dise qu'il serait devenu un grand marchand de Cognac s'il était resté dans la région. Il répondait simplement qu'il aurait fait aussi bien que possible ce qu'il avait à faire, sans se poser de questions. On peut le croire. C'était déjà une prodigieuse morale. La psychologie ou la simple sociologie provinciale expliqueraient beaucoup de choses, sans parler de la psychanalyse dont il se méfiait comme de tout ce qui se passe dans les zones obscures.

A.M. Le témoignage de sa soeur devrait être capital...

F.F. Elle vous dira la même chose que lui parce qu'elle pense la même chose que lui: "Il faut faire ce qu'il faut faire". Elle n'y mettra pas de nuances.

A.M. Ce que j'attendrais plutôt d'un entretien avec elle, ce seraient des précisions sur les rapports de son frère avec ses parents, ses soeurs.

F.F. Il a dit tout ce qu'il voulait en dire dans ses Mémoires et on peut extrapoler. On peut avoir plus, en interrogeant Mme Monnet. Mais cela n'ira pas beaucoup plus loin que la paraphrase de ces deux notions : le devoir sans problème du côté de la mère et l'imagination incessante du côté du père. Son père se dispersait et il avait en affaires un optimisme qui frisait l'inconscience. Il ne faut pas chercher en Jean Monnet beaucoup d'hérédité du père, sinon cette capacité d'imagination, de créer toujours. Sa mère, c'était plutôt le conservatisme. Mais c'était aussi la morale profonde, la cohérence de la pensée. Mélange ² l'imagination, le goût du renouveau, du changement, l'optimisme dans le lendemain et l'esprit d'entreprise avec la profonde conscience morale, la solidité, une pensée qui allait toujours suivant la même ligne:

effacez l'aspect conservateur de ce tempérament maternel, effacez l'aspect désordonné de l'imagination du père et mariez les bonnes qualités, les bons gènes, et vous avez ce produit. Il était un mélange de deux essences rares, de deux personnes assez remarquables. Elles étaient remarquables à Cognac, parmi d'autres car on cultivait là une civilisation raffinée, mais le "dosage" chez les Monnet était exceptionnellement bon.

Que s'est-il passé? D'où lui venait cette impatience^{à créer}? Je ne sais plus s'il le raconte dans ses Mémoires: il avait obtenu l'autorisation de ne pas s'assoier en classe, ce qui à l'époque était tout à fait étonnant. Probablement, il était le contraire d'un surdoué, ou plutôt c'était un surdoué dans ce sens qu'il n'arrivait pas à suivre sa classe. Le rythme et la matière ne devaient pas lui plaire. Ses dons devaient être extra-scolaires. Il a bénéficié de beaucoup d'indulgence, de beaucoup d'attention. Mais ses parents n'ont pas décidé d'en faire un phénomène dans une carrière administrative ou libérale: il fallait qu'il fasse un excellent marchand de cognac. Il est parti assez vite en Angleterre et là, probablement, il s'est trouvé très tôt "décroché" de la méthode, de la tradition, de la scholastique françaises. C'est important. Mais ce n'est pas en soi décisif parce que beaucoup d'enfants de Cognac en tout cas, partaient comme lui en Angleterre. Alors il faut supposer que se sont mélangées en lui diverses caractéristiques intellectuelles, physiologiques et autres. Par exemple, il était petit. Il a dû avoir des complexes qu'il a surmontés. Il n'était pas très fort. Mais ces complexes, d'autres ne les surmontent pas. Lui l'a fait. Il a acquis très vite ce sens d'une vie non pas luxueuse mais large : c'était l'habitude chez les gens de Cognac différents en cela des autres Charentais. Chez eux, on vivait à l'anglaise - de cette époque là -, c'est-à-dire d'une manière confortable, sans ostentation, mais l'on ne négligeait rien d'une certaine qualité. Quand on est élevé dans un esprit où la recherche de la qualité est dominante - faire un meilleur Cognac que l'autre ou persuader les gens que le sien est le meilleur, cela signifie une exigence extrême, une exigence de "bénédictin". Il faut nous replacer dans ce contexte d'une industrie de très haute spécialisation en matière de qualité. Et ^{cette} exigence se traduisait dans le comportement de tous les jours, dans la manière de vivre à la Maison - ce mot désignant plus qu'une belle demeure - des bureaux vénérables et des chais superbes. A Cognac, on allait se faire habiller à Londres, on ne passait pas par Paris. Le court-circuitage de Paris est peut-être un des éléments fondamentaux qui expliquent la vie de Monnet. Quel fils de famille, produit d'une

petite élite - de la moyenne ou de la grande bourgeoisie -, n'a pas été marqué par Paris? Lui est allé directement à Londres, il y a appris l'anglais. En même temps qu'il apprenait les moeurs anglaises, il se trouvait qu'il ne prenait pas les habitudes françaises. Il est né en Angleterre - Cognac est une province anglaise - . Ses premières découvertes ont été le travail, la City, le chapeau melon, la méthode, la rigueur britannique. Il a fait connaissance avec un type d'homme original pour les Français du moins, comique et parfois caricatural. Il a été projeté dans le monde anglo-saxon, et très vite en Amérique où il a vu des choses étonnantes, sans avoir à se débarrasser d'un bagage intellectuel qu'il n'avait pas. C'était sa force et, peut-être aussi, l'élément d'un complexe. Il pouvait penser qu'il n'était pas un étudiant en droit ou en lettres, qu'il manquait de culture; il y a un moment où l'on se dit: "Les diplômés, je n'en ai pas, et je vivrai sans ça, et j'arriverai sans ça. Donc je me fais une mentalité où ça n'existe pas". Cela vous fabrique une nature tout-à-fait exceptionnelle.

A.M. Votre propos m'amène à vous poser une question provocatrice: Jean Monnet est-il français? C'est un détail qui a déclenché en moi cette question: à Lausanne est suspendu un tableau avec les décorations de Jean Monnet d'où la Légion d'Honneur est absente. Cela s'explique d'ailleurs. Mais dans le fond, la formation qu'il a reçue à Cognac ne l'a-t-elle pas coupé de la réalité française et quand il est revenu en France en 1945, n'y avait-il pas une distance telle entre son expérience et la France qu'il y a eu une barrière qu'il n'a jamais franchie et que les Français n'ont jamais franchie à son égard?

F.F. La question est un peu "scandaleuse", mais il faut y répondre, parce qu'elle touche à quelque chose de vrai. J'y répondrai d'abord en disant: en tout cas il n'était pas anglais, il n'était pas américain, il n'était pas chinois plus qu'il n'était français. Si vous interrogez les Américains, les Anglais, les Allemands, les Chinois, ils vous diront: "Mais, Jean Monnet, c'est un Français!" Pour eux, il n'y a pas de question. Disons que de tout cela, de ses contradictions, il reste qu'il était de race, d'essence paysanne. Avec des vertus paysannes. Si vous tombez du ciel chez un notaire de Cognac ou de Bologne vous aurez de la peine à dire qu'il est français ou qu'il est italien au sens courant, dans la mesure où ils ne s'intéressent peut-être pas à ce qui se passe à Paris ou à Rome, à la littérature nationale, et qu'ils ont surtout des préoccupations notariales. Ils s'intéressent à leur environnement qui se trouve être charentais ou bolognais. Mais Monnet se sentait

français, il ne lui serait pas venu à l'idée de nier cette caractéristique. Il n'avait pas du tout de mépris, de dédain pour la mentalité, la culture ou les affaires françaises. Je peux même vous dire - cela répond en partie à votre question - qu'à une époque il m'a demandé de faire des recherches sur la France, les origines de la France et de l'esprit français. Il partait d'une intuition et je devais lui apporter des éléments qui montraient que l'on pouvait bâtir une théorie autour de cette idée: "L'homme est un produit de la terre, du sol. Le Français est un être profondément différencié parce que la France est diverse, parce que sa nature, son paysage sont divers". Par conséquent il n'y a pas de cohésion naturelle entre des individus modelés par un milieu aussi varié. Cette cohésion, cette unité, cette communauté, indispensables pour vivre et pour créer il faut les trouver dans les institutions. Et le Français doit avoir des institutions qui correspondent à sa diversité. Les institutions sont en tout cas ce qui compense la dispersion, l'émiettement des richesses de la France et la discontinuité des efforts des Français. "Nous avons fait une recherche qui a donné un petit volume d'une trentaine de pages avec des citations que j'avais trouvées dans Tocqueville, Valéry, Montaigne, Richelieu ... Il y avait là réunie une floraison de réflexions et d'analyses convergentes depuis le 16ème siècle, depuis Agrippa d'Aubigné. Il est peut-être possible de prouver le contraire, mais dans ce recueil c'était assez probant. Au point qu'il a vécu pendant un an là-dessus. Il donnait cet opuscule dont on avait fait un tirage à tous les hommes politiques. Il leur disait qu'il ne pouvait y avoir de Français efficaces si on ne leur donnait pas des institutions qui corrigent les aspects négatifs de leur diversité et en tirent au contraire les richesses dont ils sont porteurs. C'est à la suite de cela que l'on a imaginé un projet de constitution française qui est tombé dans les oubliettes. Je ne sais pas si le dossier existe à Lausanne. On a travaillé pendant un an avec Maurice Duverger pour mettre au point les données d'une constitution nouvelle, préconisée par Monnet, qui impliquait la dissolution automatique de l'Assemblée lorsqu'elle renversait le gouvernement: c'est-à-dire le partage des risques. C'était pour mettre fin à l'instabilité qui était devenue un fléau: l'idée d'une réforme de la Constitution cheminait. Elle était nécessaire. Le projet était très avancé et le travail de Duverger était magnifique. Ce jeune professeur inconnu était alors un "disciple" de Monnet; ensuite il est devenu un disciple de Duverger, on ne sut plus où le situer.

Ceci pour vous montrer que la France, le caractère des Français étaient des notions auxquelles il accordait une importance considérable - aurait-il fait le Plan s'il n'avait pas eu cette profonde confiance en son pays? Il

n'avait aucun dédain, aucun mépris pour la légèreté, la versatilité de l'esprit français. Il disait au contraire, nous venons de le voir, que c'était une richesse qu'il fallait employer, utiliser, endiguer par des institutions. A ce moment-là - c'était en 1948 - 1949 - il ne parlait pas encore des institutions européennes. Mais le problème des institutions l'obsédait. Pour lui, les hommes en général, les Français en particulier, ne peuvent faire quelque chose de bien et de durable que s'ils ont de bonnes institutions qui font converger leur effort et qui assurent la pérennité de leur génie individuel. On peut donc dire qu'il était français.

Il avait discuté de la question avec nombre de gens. Cela avait fait l'objet de conversations interminables avec Beuve-Méry; avec le Président de la République Vincent Auriol à qui il avait porté ce petit document. Il avait décidé qu'il ne pouvait pas continuer son Plan avec une instabilité ministérielle pareille. Il fallait garder les mêmes hommes, le même système démocratique, mais l'empêcher de se remettre en question tous les quatre mois. C'était alors son idée fixe. Je ne dis pas qu'il a été soulagé par l'arrivée de de Gaulle au pouvoir. Mais tout de même il ne pouvait plus travailler dans des conditions normales. Chaque fois qu'il y avait une crise ministérielle, il fallait recommencer à faire l' "éducation" du nouveau président du Conseil. Heureusement les mêmes revenaient assez souvent. Mais on voyait parfois arriver des Laniel auprès desquels il avait grand peine à placer un de ses collaborateurs. Il n'était rassuré que dans la mesure où il pouvait faire la partie de la déclaration ministérielle qui concernait le Plan, et en pratique il s'est arrangé pour glisser un papier dans les discours de tous les présidents du Conseil qui se sont succédés. C'était un exercice qui revenait tous les six mois. Peu à peu il a écrit aussi la partie Politique étrangère, à cause des difficultés d'approvisionnement, de devises .., pour lesquelles les gouvernements faisaient de plus en plus appel à lui. Si bien qu'il avait fini par tirer un parti très positif de ce désordre. D'ailleurs je ne l'ai jamais entendu vitupérer en public le système - il était d'une totale loyauté -, mais à la fin il pensait que c'était son rôle de s'occuper aussi, en qualité de Commissaire au Plan, d'un problème politique comme celui de la stabilité ministérielle, qu'il en avait le droit et le devoir.

En résumé, il était de Cognac, un produit de la terre de Cognac, de la terre française, mais en même temps, Cognac était une ville anglo-saxonne dont les voies de communication ne passaient pas par Paris, et

qui prospérait à l'écart de la fébrilité et de la superficialité des milieux politiques et mondains de la France peu ouverte aux courants du monde. Puis les événements l'ont éloigné des "épisodes" de la vie française, mais pas du peuple français. Il en était trop lui-même imprégné.

Il n'a d'ailleurs jamais marqué aucun dédain pour aucun peuple: il devait pourtant en avoir au fond de lui. Il n'a jamais beaucoup parlé des Africains et des Arabes. Ces sociétés sans progrès ne le concernaient pas. Sauf quand il a lu Ibn Séoud de Benoist-Méchin, livre qui l'a beaucoup intéressé. Mais le personnage était un seigneur dont la conception de l'action à travers les difficultés, par les difficultés, l'avait frappé. Il n'avait pas du tout d'intimité avec le milieu allemand - qui était une partie importante de la clientèle dont son père s'occupait -. Mais il avait été impressionné par la City. Ce devait être phénoménal! Le centre du monde était une rue de Londres dont nous étions les satellites. Paris n'était qu'un théâtre d'ombres à côté de l'Angleterre. Les Etats-Unis en étaient encore à l'âge des cow-boys quand il la visita; mais ce devait être fascinant ce pays de pionniers. Vendre le même produit à des trappeurs vivant dans le grand Nord sous leurs propres lois, puis dans la City, à des gentlemen qui gouvernent le monde avec un flegme extraordinaire, et un sentiment élevé de leur supériorité, quand on a vingt ans, cela vous forme un caractère. Il s'est retrouvé à Londres dans cette vie de grands hôtels, d'élégance, de "dandys". Un goût qu'il n'a jamais tout à fait perdu. Il a pris l'habitude, à ce moment-là, des grands hôtels victoriens: il lui a toujours fallu un vieil hôtel style Marienbad quelque part, avec un portier d'époque. Et il en a toujours trouvé. Il ne se sentait bien que là. Ainsi s'est formé un personnage avec un certain style de vie. Il n'était pas dispendieux. Les Charentais sont des gens très raisonnables, qui savent bien vivre au dessous de leurs moyens.

Ses rapports avec l'argent, c'est un autre monde. J'ai abordé la question avec Silvia et avec Marie-Louise, et j'y vois un peu plus clair maintenant. C'est le côté mystérieux de la plupart des gens; en France on ne pose jamais le problème aussi crument : quels sont les rapports des hommes publics et de chaque responsable, ou de votre voisin avec l'argent? La question vaut d'être posée parce que la réponse éclairerait beaucoup la caractéristique et le comportement des individus. Jean Monnet n'a pas travaillé pour l'argent. Il en a gagné sans goût, il en a perdu sans regret. Mais il

lui en fallait un minimum. Et quel était son minimum vital? Quand vous savez quel est le minimum vital des gens, vous savez quelles sont les limites de leur intégrité morale, de leur courage. Alors sur ce point vous découvrez une zone extrêmement large dans laquelle il y a de grandes nuances. Et vous pouvez expliquer l'action d'hommes politiques non pas par des affaires inavouables mais simplement par ces limites. Dans l'honnêteté et l'intégrité, il y a un aspect moral et un aspect matériel qui se chevauchent un peu. Pour Jean Monnet, c'était clair : un confort de bon-aloï - un grand confort que je n'imagine pas parce que bien qu'étant charentais moi aussi, j'ai été élevé dans un milieu plus étreiqué -. Dans le Cognac, il fallait un minimum de représentation pour vendre à des grands négociants anglais, américains ou suédois. Ces Messieurs recevaient ces Messieurs. Il ne fallait pas lésiner sur les apparences. Le jeune Monnet s'est donc formé un caractère à la fois charentais - c'est-à-dire très sobre - et luxueux - lié à sa profession et à son milieu.

L'autre élément de détermination de sa vie a été la guerre, imprévisible, qu'il a vue à la manière dont il voyait les choses qu'il faisait, d'un regard pratique, sans passion nationaliste, comme les Anglais sans doute; mais la guerre, il fallait la gagner puisqu'on avait été provoqué. Et il fallait faire tout ce qui était nécessaire pour l'emporter. Donc ce n'était pas l'emballement, ni l'enthousiasme léger qu'il retrouva en France et qui dut le déconcerter. Dans les premiers jours, il constate une pagaille, une désorganisation monstre. Pourquoi cela l'intéressa-t-il alors que la question essentielle était d'ordre tactique, militaire ? Il a raconté la façon dont il a vu la situation, dont il en a parlé encore autour de lui. Le hasard voulut que le pouvoir passât à ce moment-là près de Cognac. A partir du jour où il a trouvé le détenteur du pouvoir, - il était réformé, ce qui lui posait peut-être un problème - il a voulu se rendre utile, il est allé au devant de quelque chose à faire. Et il a été embarqué dans une entreprise qu'il avait suscitée et qui, vue avec le recul, prend des proportions énormes, mais qui ne devait pas être grand chose au départ. Ce petit bureau à Londres où il a été envoyé aurait pu rester noyé dans le flot des organismes: il l'a amplifié au maximum. Viviani, sans le savoir, l'a projeté à la tête de l'économie de guerre. Car avec Monnet, c'était toujours le même quiproquo. Si les gens avaient su où il voulait les entraîner, ils ne l'auraient certainement pas aidé ainsi. Il s'y prenait habilement - le téléphone, un secrétariat -; il ne demandait pas plus, et se chargeait du reste. Il faisait éclater le cadre

dans lequel il s'était glissé. Je vous signale le seul livre qui existe à ma connaissance sur la question. Il date de 1922, il a été écrit sous la direction de Clementel. C'est un ouvrage remarquable d'intelligence des événements. On y voit que la guerre 1914-1918 a été gagnée par l'organisation économique, de justesse, et que la paix a été perdue tout de suite par l'abandon de l'organisation.

A.M. Clementel est un homme extrêmement important. A partir du ministère du Commerce, il a eu une vision globale de l'économie et cela était extrêmement rare et hardi à l'époque ...

F.F. Monnet a dû être influencé par lui et l'influencer aussi, car après la guerre, Monnet comptait. A ce moment-là l'engrenage de sa vie était en mouvement; tout s'explique, s'emboîte bien. Mais à la Société des Nations, il y a aussi une chose étonnante pour l'historien. Il était secrétaire général adjoint, l'homme de l'appareil, et son nom n'apparaît pratiquement dans aucun document. Ce n'était pas officiellement un personnage de premier plan; il l'était de fait. Melle Piétri qui avait mené à Genève des recherches pour Duroselle n'a pas rapporté grand-chose. Leymarie m'a dit qu'un de ses amis, archiviste à la SDN, a retrouvé des pièces. Nous n'allons pas refaire les Mémoires, mais il faut aller jusqu'au moment où la fusée de la SDN a été lancée; après elle est retombée. Car ce retour précipité à Cognac a été une coupure; une rupture; il changeait de trajectoire. Sa réponse quand vous le mettiez sur ce sujet - et de Marie-Louise vous n'obtiendrez rien de plus - était que tout cela s'était passé très naturellement. Autrement dit, il vous demandait pourquoi vous posiez la question. Vous retrouverez le principe de nécessité qui se suffit en soi. Toutefois il n'aurait pas pu nier qu'à la Conférence de la Paix, à la SDN, il avait contracté un virus, le virus des affaires publiques. C'était des affaires qui l'intéressaient plus que toutes les autres. Mais il avait un devoir: l'honneur de la "tribu" était en jeu, et s'il ne revenait pas c'était la faillite impensable à cette époque, qui mettait toute une famille au ban de la société. Il a fait front, il a gagné et il est reparti vers le seul monde dans lequel il pouvait travailler. Nous en revenons aux rapports avec l'argent: c'est le genre de choses qui intéressait Balzac dont l'univers était celui des créanciers et des débiteurs. Il pouvait expliquer ainsi les ressorts de la société provinciale telle qu'elle s'est prolongée d'ailleurs en Charente jusqu'à une époque que j'ai connue dans mon enfance.

Cette époque là, un peu folle, était celle des gagners d'argent. De 1923 à 1929, il y a peu de familles où quelqu'un n'ait été tenté par l'aventure de l'argent. Ce n'est pas qu'on en avait particulièrement besoin, c'est qu'on pouvait "en faire". Et beaucoup de gens en ont fait, dans tous les milieux. On spéculait, on en gagnait vite - probablement comme sous le Directoire -. La génération qui avait traversé la guerre a été très marquée par la prospérité des affaires, la vie facile. Jean Monnet a été pris tout simplement par ce processus qui s'est emballé aux Etats-Unis où il est revenu et où il a fait fortune. Mais au moment du reflux la perte d'argent n'a pas été pour lui une ruine morale, parce qu'il est retombé tout de suite dans les affaires publiques et le premier noyau de la SDN, la "mafia" qu'il avait créée lui a beaucoup servi.

A.M. Nous arrivons là à une nouvelle étape de sa carrière et de son expérience que nous aborderons si vous voulez bien dans un prochain entretien.

Entretien avec François Fontaine (2)

A.M. Ce qui m'a frappé en relisant le texte de nos précédents entretiens, c'est qu'il s'agit surtout de généralités sur l'homme Jean Monnet, sur ses méthodes, son caractère, ses motivations et même l'essence de l'homme. Cette deuxième partie de l'interview devrait peut-être suivre un ordre chronologique plus strict. A moins qu'il n'y ait des choses - que - à la suite de la relecture de ce texte - vous souhaitiez ajouter sur l'homme ...

F.F. Dans notre premier entretien, deux mots reviennent de façon obsédante : méthode et, de façon inattendue, hygiène, mais ce dernier est pris dans un sens tellement large que nous devons le définir mieux, qu'il s'agisse de l'hygiène physique et intellectuelle qui sont étroitement liées.

En ce qui concerne la méthode, j'ai été frappé par le jugement d'un écrivain "léger", Paul Guth, venu interviewer Jean Monnet, rue de Martignac, pour une revue qui voulait un portrait du Commissaire au Plan. Et cette interview est très significative c'est probablement la première qui soit allée au fond des choses parce que Paul Guth - qui ne connaissait rien au Plan ni à l'économie - s'y connaissait assez bien en caractères. Il était très intuitif. Et il avait eu cette expression pour résumer Jean Monnet : "un Socrate mâtiné de Descartes". C'est tout à fait frappant et ^{si} l'évocation de Descartes est assez naturelle à propos du Plan et de sa méthode, celle de Socrate est plus inattendue et plus justifiée à la fois. Monnet n'a jamais lu Platon et il ignorait certainement la philosophie de Socrate ; mais on ne peut s'empêcher de voir ce qu'il y a de vrai dans ce rapprochement : il procédait intellectuellement par la maïeutique sans savoir ce que c'était, ni que la recette en était vieille comme le monde . fait, si vieille soit-elle, elle est très méconnue. Les gens procèdent rarement par répétition, par progression lente, apparemment répétitive, récurrente même, en prenant l'interlocuteur

en défaut, en lui martelant ses contradictions. C'est pourtant cela qui a débloqué la pensée occidentale. Et Monnet a certainement débloqué ainsi des concepts et fait progresser la pensée économique et politique de son temps, avec des actions fulgurantes qu'on ne peut pas expliquer en dehors de leur arrière-plan de recherche tâtonnante, inquiète, prudente.

D'où lui vient cette démarche, qui n'est pas spécialement anglo-saxonne, qui n'est pas "européenne", mais qui est dans la grande tradition dialectique ? Il n'aimait pas du tout la conception que l'on a aujourd'hui de la dialectique, brillante, étincelante, bondissante. Lui, c'était la patience du puisatier ; il allait en profondeur et non pas en extension. Le reflet de cette maïeutique se retrouve dans les conversations que nous avons ici : je ne dis pas que nous tournons en rond autour de Jean Monnet et de quelques concepts, mais je suis frappé par le fait que les entretiens que vous avez eus avec les uns et les autres se recourent, se concentrent sur un ou deux points et ne peuvent avancer qu'en profondeur.

Jean Monnet a dit dans ses Mémoires que sa grand'mère était surnommée la "Rabâcheuse". Répéter les mêmes idées tout en les faisant progresser est un mystère que je n'ai jamais pu vraiment éclaircir : comment le simple fait de répéter les mêmes idées, avec les mêmes mots, dans des circonstances sans doute différentes, est-il une méthode féconde et non pas stérilisante ?

J'ai fini par me persuader moi aussi qu'il y a avantage à se répéter, à bien affirmer une idée, à la "peaufiner". Car, même si vous avez une impression de rabâchage, il se passe un phénomène - chez vous ou chez votre interlocuteur, - de renforcement, de confirmation. A moins d'être débile, quand on répète quelque chose, c'est qu'on en est convaincu, ou en tout cas qu'on veut absolument s'en convaincre, - car le fait de répéter est en même temps le signe d'un doute. En général, on fait attention à ne pas répéter les mêmes choses aux mêmes gens ; cela était complètement indifférent à Monnet qui voulait à la fois convaincre et éprouver son idée. Il attendait toujours la contradiction. Vous connaissez ces affirmations qui sont des interrogations ; on a inventé cette fameuse formule : "n'est-ce pas" ou "isnt'it" dont on abuse. Lui, il disait : "- Quoi ? Quoi ?" d'une voix de tête, très métallique, qui ne vous laissait pas tranquille.

On peut passer ainsi sa vie avec quelques idées très simples et nous le faisons tous. Et ceux qui font éclater à tout instant des idées, ceux qui ne se répètent jamais - et de cela nos milieux intellectuels nous offrent un spectacle magnifique ! - ne font pas nécessairement avancer les choses. Le progrès humain, c'est un piétinement, un tassement mais aussi un ébranlement en profondeur. On est en droit de se demander à quoi ont servi toutes les "fusées" qui ont été lancées par tous les artificiers de l'esprit. Il y a une déperdition fantastique et on peut se dire en bonne conscience que la répétition est un élément plus positif que la diversification : c'était la conviction de Monnet qui n'hésitait pas à camper sur l'essentiel. J'en ai senti la difficulté et les limites au moment où nous écrivions ses Mémoires : à la rigueur, elles eussent tenu en dix ou vingt pages. J'ai retrouvé hier le dossier des notes que je prenais pendant les longs tête-à-tête que nous avions à Houjarray. Ce ne sont pas plus de vingt pages de notes manuscrites. Et nous n'en décollions pas. Nous tournions en rond.

A.M. Jean Monnet avait-il une bonne mémoire ?

F.F. C'est un problème que je n'ai pas pu résoudre. Il avait sûrement une mémoire remarquable des gens et de certaines circonstances privilégiées. Il ne mélangeait pas les étapes d'une vie très riche et très longue. J'ai trouvé, avec étonnement, beaucoup plus de confusion dans les souvenirs de ses collaborateurs, esprits pourtant prestigieux et dont la mémoire est phénoménale - mais pour l'objet qui les intéresse. Ils auraient de la peine à écrire leurs propres Mémoires parce qu'ils n'ont pas gardé de papiers. Ils avancent sans bagages, peut-être sans programme préétabli. Ils ont vécu, ils vivent dans l'immédiat. Jean Monnet était ainsi - croyait-on. "Il oublie le passé, il est ingrat même à l'égard de lui-même", pouvait-on entendre. Ce n'était pas vrai. Tout ce qu'il faisait était, au fur et à mesure, remis en place ailleurs, dans une autre mémoire qui m'a étonné jusqu'au dernier moment. C'est comme s'il avait vécu toute sa vie en se disant que telle ou telle chose devrait figurer un jour dans ses souvenirs. Or cette idée ne lui est venue que sur le tard. Mais il avait en effet conservé quelque part en lui l'essentiel. Probablement, il y avait des relais dans

cette mémorisation. Par exemple, il ne se souvenait pas directement des événements de Cognac, ou des Etats-Unis, mais il devait en parler quelquefois à sa femme, à des intimes et cela redonnait vie à des choses qui seraient tombées dans l'oubli.

Cette mémoire, assez largement affective, excluait toute activité mécanique, automatique. Il était incapable de se souvenir de chiffres et il n'avait que des rudiments de statistiques. Il se trompait parfois du tout au tout parce qu'il n'avait pas la formation qui lui aurait permis de classer des notions quantitatives. Dans ce domaine, il n'a pas exercé sa mémoire parce que c'est inutile et encombrant. C'était un homme qui ne voulait pas s'encombrer. Il évacuait certaines données comme s'il n'y avait pas eu assez de place en lui. C'est qu'il pouvait faire appel à la mémoire des autres - qu'il préférait aux livres. Il avait toujours à ses côtés trois ou quatre personnes qui étaient douées de la mémoire encyclopédique dont il avait besoin.

Il avait toutefois la mémoire des noms parce qu'il était physionomiste et qu'il pouvait évoquer facilement en lui la figure, les traits caractéristiques des gens auxquels ce nom était associé. Les gens restaient vivants en lui à partir du moment où ils étaient passés dans son champ d'action. Et Dieu sait s'il y en a eus.

A.M. Je vous ai posé cette question sur la mémoire à propos du peu de matière - en volume - que vous avez retiré de vos entretiens avec Jean Monnet. Peut-être que tout s'était tellement décanté qu'il ne restait que l'essentiel dans sa mémoire ?

F.F. Cet essentiel était souvent une idée, mais aussi une anecdote qui l'avait beaucoup frappé. Il n'avait retenu de chaque individu que deux ou trois traits significatifs qui éclairaient le personnage, ou la situation, ou son jugement sur les hommes en général. C'est pourquoi ses Mémoires ont pu être relativement intéressantes. Elles auraient pu l'être encore plus si l'on avait cherché et trouvé davantage de portraits, d'aphorismes. Mais je crois que l'on avait épuisé le stock. A un moment, l'éditeur a dit : "Je ne suis pas sûr que ce livre intéresse le public". L'éditeur français pense qu'il a affaire à un public d'imbéciles à qui il faut donner des choses excitantes. Celui-ci m'avait

pris à part pour me dire que cela ne passerait pas la rampe et ne valait pas le prix que Jean Monnet en demanderait. Ou alors il fallait ajouter des anecdotes.

Alors j'ai cherché des anecdotes avec Jean Monnet. Mais on revenait toujours aux mêmes. Et on a fait cinq fois la contre-épreuve ! On a utilisé, je crois, presque tout le matériel disponible dans sa mémoire et dans les archives dont nous disposions à l'époque - et qui n'étaient pas toutes classées. Je n'y ai pas eu accès suffisamment, par chance ! Si on avait trouvé tous les documents sur la Chine, le prêt-bail, la CED ..., j'aurais été noyé. On aurait dû faire deux tomes et alors on n'allait plus à l'essentiel. Au contraire nous avons volontairement édulcoré certains passages sur les rapports avec Mendès-France, avec de Gaulle : on a glissé sur tout ce qui eut pu prendre un tour personnel. Contrairement à d'autres mémorialistes, il n'a voulu régler aucun compte.

Mais grâce à l'indisponibilité relative des archives, on a été obligé d'aller au fond de lui-même, le plus possible, et on ne s'est pas perdu dans la documentation qui reste vierge sur beaucoup de points et fera le bonheur des jeunes chercheurs. Elle contredira peut-être certaines affirmations, mais pas fondamentalement, parce que cet homme sans mémoire savait en tout cas parfaitement ce qu'il n'avait pas pu faire ou dire. Ça a été une grande sécurité dans mon travail. Il avait un sens aigu de la cohérence : ce qu'il avait dit en telle ou telle circonstance ne pouvait qu'être conforme à ce qu'il aurait dû dire et que l'on pouvait reconstituer. Il était scrupuleux dans son action, toute sa vie, comme un notaire honnête - et il avait des archives de notaire.

Ce n'est pas un hasard s'il y a des archives Jean Monnet ! Alors que la notion d'archives est tout le contraire de ce qu'on imagine de lui et de l'homme désordonné qu'il a été. C'est le côté provincial, notarial, qui l'avait guidé et lui avait appris à conserver l'essentiel, c'est-à-dire l'acte. Il jetait peu de choses. Comme il écrivait peu de choses et que peu de papiers passaient entre ses mains, il était facile de faire classer tous les soirs une dizaine de feuilles. C'est comme cela que s'expliquent les archives de Lausanne, qui se présentent dans une grande continuité, sauf quelques pertes par accident ou pour les périodes

de sa vie qui ne l'intéressaient pas, par exemple quand il était banquier.

Il avait la tranquillité de quelqu'un qui se disait qu'il avait l'essentiel et qu'en cas de besoin, il pourrait le retrouver. Parfois c'était un branle-bas épouvantable. Il fallait aller dans les greniers à Hougarray pour chercher un papier qu'il se souvenait avoir écrit. Or il avait le souvenir d'un papier dans une chemise verte. En fait, il s'agissait d'un papier vert dans une chemise bleue. Finalement, on le retrouvait.

Pour lui, ces archives étaient cohérentes, probantes en tout cas, exemplaires de quelque chose que "nous" - disait-il - avions fait.

A.M.

Pourriez-vous établir la chronologie de la confection des Mémoires ? Est-ce lui qui a eu l'idée de les écrire ? Lui a-t-elle été suggérée ? Quand et comment ?

F.F.

C'est une longue histoire qui mériterait à son tour un livre de Mémoires, parce que tous les aspects de sa personnalité sont impliqués dans cette aventure difficile, douloureuse, comique, pleine d'orgueil et de modestie à la fois.

Je crois qu'il a eu conscience au moment convenable - pas prématurément, pas par anticipation ni par intuition - qu'il avait fait quelque chose de très important qui prenait place dans l'histoire. Quand il a fait la CECA il a vécu, selon sa propre expression, une période de "passion", il a senti que cela marquait profondément l'époque. Il était entouré d'admirateurs, en particulier de grands journalistes américains, David Schoenbrun, Callender, Theodor White, qui tournaient autour de lui. J'évoquerai d'autres noms : Jean-Paul de Dadelsen, écrivain très brillant qui n'a pas donné toute sa mesure parce qu'il est mort trop tôt et qui a joué un rôle dans les premiers discours de Monnet, Spinelli qui était alors un journaliste, Michel Gordey, grand reporter à France Soir, Paul Visson, directeur du Readers Digest ... Tous ces hommes se disaient qu'il y avait quelque chose à faire sur ce personnage. Des portraits paraissaient dans les magazines sous la forme de cover-story d'une vingtaine de pages. L'équipe de Réalités, avec Alfred Max, Georges Rotvand, était fascinée par le destin exceptionnel de Jean Monnet. David Schoenbrun s'était

dit : "Il y a de Gaulle, Mendès-France, Monnet, et je bâtirai quelque chose sur eux". Il était donc allé voir Monnet qui s'était laissé caresser par cette idée. Mais, trop pris par l'action - il était alors président de la Haute Autorité - il voulait d'abord boucler la boucle de sa vie. Il voyait assez bien la projection de son destin et il sentait qu'il avait encore une longue étape à franchir - une vingtaine d'années devant lui, vu son hérédité -. Il laissait dire. Quand il est revenu à Paris en 1954, il a été approché par d'autres : Pierre Vianson-Ponté, Françoise Giroud, Michel Drancourt. Certains venaient me voir en disant : "Il faut que vous m'arrangiez trois ou quatre week-ends avec Jean Monnet. Avec un magnétophone. J'ai l'éditeur". Ils ne me disaient pas : "Je vous bâcle ça", mais c'était à peu près l'esprit dans lequel ils voulaient tous travailler. J'en rendais compte à Monnet. David Schoenbrun - qui était directeur de la CBS à ce moment-là - avait même annoncé qu'il prenait un an de congé ! Cela flattait Jean Monnet. Vous voyez la disproportion entre les propositions des uns ou des autres. Et en plus, il n'était pas question d'enregistrement au magnétophone avec un homme aussi méfiant.

Alors ça n'avancait pas. De plus, tout son temps était accaparé, même ^{ou surtout} quand les choses étaient apparemment bloquées. Il voyageait énormément, il déployait une énorme activité. Et comme il vieillissait, les candidats à sa biographie se faisaient insistants. Or à mesure que le temps passait et que les obstacles s'accumulaient, il se disait : "Notre oeuvre est difficile. Elle va durer beaucoup plus longtemps que nous ne le pensions. Il faut bien laisser un témoignage, un bilan de ce que nous avons fait, une leçon". L'optimisme et le pessimisme se rejoignaient en lui pour le convaincre qu'il fallait fixer les idées, à ce moment où de Gaulle semblait interdire toute perspective d'avancées. Le récit de son long combat replacerait l'entreprise en cours dans sa dimension historique, l'aiderait à se remettre en mouvement.

Il a commencé à chercher qui pourrait faire cela et me demandait souvent à qui nous adresser. Il me harcelait vraiment. Je me souviens que Danièle Hunebelle proposait de "donner un an de sa vie à Monnet" - à défaut de la donner à Kissinger. Et toujours dans les mêmes conditions d'improvisation ; cela ne veut pas

8

dire que le résultat n'eut pas été très brillant, mais comme un météore. A vrai dire, il avait, lui, son idée. Près de lui se trouvait un garçon pour lequel il avait une très grande affection, François Duchêne, un Anglais qui était son collaborateur intime et qui était candidat. Mais il ne savait comment s'y prendre car il n'écrivait pas facilement le français, en tout cas pas à la manière de Jean Monnet. Il avait de l'imagination, du charme, une très grande compétence, mais pas toutes les qualités d'un mémorialiste. Il est resté très longtemps auprès de Monnet qui ne se décidait pas, malgré l'estime qu'il avait pour lui, à lui confier cette tâche. Toujours est-il que Duchêne s'est un jour brusquement et profondément découragé et il s'est éloigné. Cela a été une très grande déception pour Jean Monnet qui continuait à me harceler. Mais jamais il ne m'a dit d'écrire ses Mémoires. Je n'en avais pas l'ambition; bien que j'eusse une longue connaissance de lui, et l'accès à ses papiers qui me permettaient d'écrire sur ces années cinquante qui me fascinent toujours. J'écrivais tranquillement un livre - pour lequel j'avais fait des recherches pendant plus d'un an - sur la naissance du Plan Schuman. Il devait le sentir et cela l'a fortement inquiété. Il m'a demandé si j'écrivais quelque chose sur lui. Je lui ai répondu que je ne serais pas le seul. Il me disait : "Il faudra que nous en parlions". Et il repoussait l'affaire. Un jour, je lui ai remis quelques chapitres que j'avais réécrits à la première personne, le projet d'union franco-anglaise en 1940. J'ajoutai que cela pourrait être un modèle. Il l'a emporté sans rien dire. Seulement je crois que David Bruce est venu à Paris et qu'il a trouvé ça excellent. Il n'en fallait pas plus pour que tout change. Et nous nous y sommes mis.

Le même texte publié sous mon nom n'aurait jamais eu son accord, parce qu'il y avait chez lui un refus de concéder sa vie ou sa pensée à un autre. Il fallait qu'il dise "je" et en même temps il s'y refusait. Les Mémoires, telles qu'elles prenaient corps dans son esprit, étaient plutôt un Mémoire, un gros Manifeste de trois cents pages sur l'Europe de demain, une pédagogie autour de ce fameux discours essentiel qui revenait à dire toujours la même chose. Peut-être Madame Monnet a-t-elle joué un rôle dans cette décision de me déléguer la tâche. Je ne crois pas cependant. C'est lui qui a senti qu'il fallait en prendre le risque.

Alors, j'ai continué dans la même voie. Ce devait être vers 1974. J'avais mon travail, mais Monnet s'est pris au jeu. Il m'a demandé de me mettre en disponibilité; j'ai refusé. Il m'a dit de ne pas publier ce que j'avais écrit avant que n'ait paru son livre. Je m'y suis engagé. Le travail que j'avais déjà fait m'a beaucoup servi. J'ai réussi à écrire le livre en même temps que je travaillais parce que j'y ai consacré entièrement, avec toute mon attention, mes soirées et mes week-ends. Je me suis plongé dans la littérature abondante qui existait déjà, certaines études faites par l'équipe de Duroselle, les Mémoires publiées. celles de Giraud, de Mac Millan, de Dean Acheson, de Sherwood, et tous les papiers en vrac qui révélaient des merveilles.

J'avais régulièrement, tous les quinze jours, des entretiens avec lui, jusqu'au dernier moment, et deux mois encore avant la parution du livre, à la recherche de choses "excitantes" réclamées par l'éditeur. L'exercice était difficile parce qu'à la fin sa mémoire ne fonctionnait plus.

Je l'ai vu vieillir avec le contrôle de son vieillissement, dans une dignité magnifique, et conscient. Il a toujours eu conscience de garder la maîtrise de ce travail. Pour dire vrai, à partir d'un certain moment, le contrôle était plus superficiel, il n'y avait plus d'autre chance d'aboutir. Au début, tout était impossible, rien ne lui plaisait. Les points d'interrogation dont il couvrait les marges n'avaient le plus souvent aucun rapport avec le texte : ils exprimaient seulement un doute fondamental et la volonté de créer la difficulté, de me remettre en question. Puis il est devenu de plus en plus tolérant. Quand il a été rassuré et que sa famille, ses amis l'ont tranquilisé, il m'a fait une large confiance, totale sur certains chapitres. Et cela aurait pu être pire : au moment où le livre était aux trois-quarts fait, où les négociations étaient avancées, l'éditeur m'a dit cyniquement : "Maintenant le livre est fait". Je devais comprendre : "De toute façon ce livre sera fini, que M.Monnet vive ou non". Parce que pour ces gens-là, tout se traite en termes de nègres. Mais nous n'avons pas travaillé dans cet esprit. Il a dû se faire mon défenseur à un certain moment; il m'a aidé, encouragé, avec indulgence, même avec amitié. Il regrettait un peu d'avoir trop longtemps douté de ma capacité de faire

quelque chose de sérieux.

Il s'est produit pourtant un moment très difficile, quand on a eu à signer le bon à tirer. Comme tout au long de sa vie, comme pour tous les papiers qu'il a écrits, la réserve, l'hésitation, le refus ont recommencé dès le premier mot. Alors je lui ai envoyé mon fils Pascal qui avait sa confiance. Celui-ci a bien défendu le dossier et le texte est revenu approuvé, intégral, enrichi de quelques précisions. Monnet était soulagé. Il en avait fini avec lui-même. Il s'occupait déjà de la vente, de la publicité.

Je voudrais faire un retour en arrière. Il avait été le sujet, quelques temps auparavant, d'un film pour la BBC, qui avait été une très grande épreuve physique et morale. Une équipe s'était installée à Houjarray : elle avait fait pression sur lui jusqu'à ce qu'elle ait un produit parfait. Ces gens l'ont fatigué, ils l'ont fait vieillir ; et le responsable du film, un Australien très brillant, était une brute de travail, sûr de lui, égoïste, que j'ai retrouvé directeur à la Communauté de la section de télévision. Mais quelle technique, quelle conscience ! Jean Monnet lui a avoué beaucoup plus de choses qu'à Suffert qui avait fait une interview en deux après-midi. C'est toujours la même disproportion entre le professionnalisme anglo-saxon et le français : deux mois pour les uns et deux jours de travail pour les autres. Ce tournage avait mis Jean Monnet en face de lui, j'avais l'impression de scènes de l'Aveu. Je l'ai trouvé au sortir de cette épreuve avec le sentiment de la cohérence de son personnage.

Le livre était une expérience du même type. J'avais à poser des questions, avec le secours de Silvia Monnet qui ajoutait la dimension humaine. Il y avait aussi une part de jeu. J'ai beaucoup travaillé, mais je n'ai rencontré finalement que mes propres limites : si j'avais été plus intuitif, plus génial, j'aurais pu, peut-être, faire mieux. Toujours est-il qu'en se relisant il se retrouvait. Or que fallait-il d'autre ? La reconstitution de la personnalité en question se fait au prix de la dépersonnalisation totale de celui qui écrit. C'est un autre aspect de l'affaire que j'ai vécu à mon détriment. J'ai eu un très long passage à vide après cette expérience. C'était le décalage entre la réalité retrouvée et l'expérience vécue pendant deux ans.

11

Mais l'entreprise a plutôt bien tourné. Après les deux éditions françaises, l'anglaise, l'américaine, l'italienne et l'allemande, l'édition de poche allemande vient de sortir, l'édition brésilienne est en cours, on parle d'édition japonaise, chinoise et danoise. Ca n'implique pas un tirage phénoménal, mais une diffusion en profondeur. Le succès de l'édition anglaise a été faible, faible aussi celui de l'édition américaine.

Monnet disait que ce livre durerait et c'est pour cela qu'il ne voulait faire aucune concession. L'essentiel était de prendre une avance sur le temps. Le tirage lui importait peu. Ce qui l'intéressait davantage, c'était de savoir combien on lui donnerait. Il était homme d'affaires ! Il avait dépensé tout son argent dans le Comité d'Action. Là il m'a étonné et je vis que j'avais encore beaucoup à apprendre de lui. Il a mis ses Mémoires aux enchères auprès des cinq plus grands éditeurs. Il pensait que celui qui ferait les meilleures enchères serait le plus convaincu. Finalement - Jean Guyot servait d'intermédiaire -, ils ont fait des offres égales. Les quatre qui n'ont pas été retenus sont furieux et ils me poursuivent encore de leur vindicte. Ils n'étaient pas considérés comme sûrs. Celui qui l'a emporté est celui qui a fait le plus de bluff ; c'est Alex Grall, alors directeur de Fayard. En réalité, les autres auraient fait autant, sinon mieux, en ce qui concerne la diffusion. Jean Monnet a été pris au piège de la gentillesse : Françoise Giroud était derrière.

Il a été très heureux de tout cet épisode où il a puisé une très grande sérénité. Il s'est dit qu'on ne pourrait plus désormais écrire n'importe quoi sur lui et sur son oeuvre. Il avait fini par comprendre que son message passerait mieux par le récit de sa vie. Il se projetait en quelque sorte sur un écran, il regardait ce "personnage" qui n'était plus lui-même, sans aucune vanité ni autosatisfaction.

A.M. Ce que vous venez de dire conforte tout ce qui a pu être dit par ailleurs sur les rapports de Jean Monnet avec ses collaborateurs ; mais pourriez-vous dire ce qui commandait ses rapports avec les gens en général ?

F.F. Ce serait peut-être trop grossier de dire que la sympathie

que Jean Monnet éprouvait pour les gens se confondait avec l'intérêt du moment. Mais il y avait une interaction en lui entre ses sentiments et son devoir. Il n'avait pas, en d'autres termes, de sympathie inutile, gratuite, parce qu'il ne se le permettait pas. Il avait des rapports humains très cordiaux, même avec des inconnus quand il voyageait, mais cette sympathie n'était pas vaine : c'était toujours une contribution à ce qu'il faisait, au moment où il le faisait, sans littérature. Il ne parlait jamais pour ne rien dire ; or les neuf dixièmes des échanges humains sont inutiles, ils servent à interrompre le silence, à exorciser la peur. Ces choses-là n'avaient pas de sens pour lui. Vous pouviez rester chez lui, dans son salon ou dans son bureau, dans un silence total, pendant de longs instants. On attendait, et cela ne le gênait pas. Quelquefois cependant il parlait du temps auquel il était sensible. Sur les événements, il interrogeait ceux qui pouvaient lui apporter un jugement d'expert ou au contraire des gens très simples. Des autres, il n'attendait pas de réponse, il enchaînait, donnait son avis à titre d'épreuve car il essayait sans cesse sa réflexion sur les gens. Mais il ne se laissait pas facilement détourner de l'objet central de ses préoccupations. Tout était ramené à "notre travail"...

A.M. C'était un homme du concret ...

F.F. Avec une ligne politique sous-jacente qu'il ne perdait jamais de vue, mais tacite car il est superflu de refaire sans cesse la philosophie de tout. S'il y revenait tout de même assez souvent, c'était pour imprégner les gens et mesurer les résistances. Puis, tout d'un coup, on passait aux choses pratiques, pour marquer fermement une étape, pour poser un jalon avec un papier. Cet homme qui n'écrivait pas a avancé de papier en papier parce que ce qui est écrit a une vertu magique : c'est le scrupule provincial de l'homme qui écrit peu, mais qui signe une feuille qu'il n'aura pas à regretter dans six mois ni dans six ans. Il n'a rien écrit qu'il ait à désavouer : c'est pourquoi sa forme était si sobre ; il y avait très peu de progression dialectique d'un document à l'autre. On peut dire des erreurs, des hypothèses aventurées, mais on ne peut pas les écrire : c'était un respect quasi religieux de ce qui est noir sur blanc.

Il avait quelques papiers qu'il gardait dans le coffre de sa banque, des lettres à Roosevelt qu'il ne voulait ni sortir ni jeter, et des papiers très intimes de famille. Parfois nous allions à la banque pour chercher un dossier hors d'atteinte. Il pouvait montrer tout le reste et d'ailleurs il a envoyé sans les regarder toutes ses archives à Lausanne en disant qu'il n'avait rien à cacher. Il ne craignait pas - comme beaucoup - que s'y trouvent des documents qui terniraient son image, qui seraient utilisés contre lui. Pour lui, seul comptait le but : "Avons-nous fait ce que nous voulions faire ? Avons-nous atteint nos objectifs ? En gros, oui. Et comme les moyens que nous avons adoptés étaient honnêtes, nous pouvons avoir la conscience tranquille. J'ai pu me tromper, j'ai pu mal juger cette situation, cette personne. Je le reconnais ... Mais tout cela a contribué à faire ce que nous avons fait et nous ne pouvions pas faire autrement." C'était sa philosophie profonde. Avait-il quelques remords ? "Peut-être aurait-il fallu faire tout de suite un accord avec l'Allemagne, pour aller au coeur du problème, peut-être aurais-je dû revenir de Luxembourg pour m'occuper de la C.E.D."... Mais ces regrets étaient très limités, car il pouvait expliquer son attitude : Par exemple en 1954, il était trop tôt pour abandonner la CECA, ensuite il y a eu le "phénomène" de Gaulle contre lequel il ne pouvait rien, etc.

A.M.

Nous pourrions peut-être interrompre ici cet entretien. Mais avant de nous séparer, je voudrais évoquer une question fondamentale dont l'idée m'est venue en lisant le rapport du Professeur Schwarz au Colloque des historiens à Luxembourg, en janvier 1982 : c'est le problème américain qui sera certainement au centre des recherches sur la naissance de l'Europe. Les historiens ne seront-ils pas tentés de conclure que la construction européenne est essentiellement un phénomène américain ? En pensant à Jean Monnet, on ne peut pas ne pas se poser la question. Je me fais là l'avocat du diable en vous demandant ce que vous en pensez, pour la prochaine fois.

/

Entretien avec François Fontaine (3)

A.M. J'ajouterai aux remarques terminales que j'ai faites précédemment un autre constat : il m'a semblé que, dans les Mémoires, la place des Américains, les liens que Jean Monnet avait tissé avec ces Américains n'étaient pas suffisamment soulignés. Comment aujourd'hui voyez-vous le rôle des Etats-Unis et des amitiés américaines de Jean Monnet dans sa pensée, dans sa démarche concrète, au cours des années où vous l'avez connu ?

F.F. On pourrait en parler en termes polémiques, - politiques en tout cas -, ou examiner très calmement les faits en se replaçant à l'époque considérée, entre 1947 et 1952. Il ne faut pas seulement apprécier l'influence américaine sur Jean Monnet, mais l'influence globale qu'exercent alors les Etats-Unis sur la politique européenne et sur les gouvernements français en particulier. Maurice Schuman, Couve de Murville, Debré ont dit que Jean Monnet était un "agent" des Américains : c'était probablement tout le contraire. Il les utilisait à travers les nombreux amis qu'il avait là-bas, à travers leur presse qui lui offrait spontanément une audience considérable. Il a plus influencé les Américains chez eux en faveur de la construction européenne en leur faisant comprendre la spécificité de notre Continent et les contraintes de la politique de ses Etats qu'il n'a servi ici d'agent consulaire des Américains. Vous trouverez cette vision dans les Mémoires des Américains qui ont parlé de lui : Murphy, Dean Acheson, George Ball, McCloy ... La politique des gouvernements européens durant les années qui ont suivi la Libération était fortement dépendante de l'Amérique pour des raisons évidentes : Il était normal que nos pays dévastés, et même affamés au début, cherchent à combler leur retard par l'importation de produits, de techniques, et aussi de manières d'opérer nouvelles. Il était normal que les responsables de l'économie, les ingénieurs, les savants et les hommes politiques aillent chercher des recettes dans un pays qui n'avait cessé d'avancer alors que nous étions immobilisés depuis de longues années. A cela sont venus s'ajouter malheureu-

sement les problèmes coloniaux dont nous ne savions pas sortir et pour lesquels nous étions engagé dans des guerres ... Nous avions un immense besoin de l'aide américaine pour ces actions militaires. Nous assumions par nous-même un effort énorme avec un courage qu'il serait injuste d'oublier. Pourtant en 1947, on s'est aperçu que l'Europe ne pouvait pas se relever seule ; elle était à nouveau essoufflée. Elle n'avait pas les ressources, pas le savoir-faire nécessaires pour redevenir moderne, et indépendante. Le Plan Marshall a été une injection de produits essentiels, de moyens financiers colossaux, de techniques, et aussi d'un état d'esprit qui n'a jamais pris une forme colonialiste. Nous étions demandeurs de techniques de gestion nouvelles ; les notions de management, de productivité n'existaient même pas. Nous sommes allés les chercher, de notre propre gré.

On ne peut parler en terme de dépendance, encore que le problème se soit posé sur un point très sensible, - je ne dis pas dommageable -, le cinéma. Pour des raisons d'ordre subalterne, d'ordre économique, Hollywood voulait déverser ses stocks sur le marché européen. C'est de là que nous viennent les films que nous regardons avidement au "Cinéma de Minuit". Il y en avait autant de mauvais que de bons et on aurait pu se passer de ceux-là : il est extraordinaire que ce soit Léon Blum qui ait dû accepter une contrainte quelque peu humiliante dans son principe. Pour le reste, cette influence n'était indésirable que pour les communistes staliniens et, à son corps défendant, par cette Europe de l'Est qui, sur l'ordre de Moscou, s'est barricadée derrière ses frontières pour ne pas subir une influence que ses populations souhaitaient.

Dans cette affaire du Plan Marshall, on ne peut pas dire que Monnet ait joué un rôle moteur. Une fois l'offre faite - unilatéralement, faut-il le rappeler - par les Etats-Unis, et l'accord donné par les Européens, il a été un intermédiaire actif dans les deux sens et il a expliqué aux Américains les limites de ce qu'ils devaient faire. C'est là que se situe le malentendu. Le fait qu'il ait eu un dialogue intime et de tous les instants avec eux, le fait qu'il ait réservé un petit bureau à George Ball au Plan, que Bruce ait été un ami personnel auquel il téléphonait quotidiennement, que son adjoint Tomlinson soit devenu l'intime

des hommes du Plan - et par conséquent des hauts fonctionnaires français -, que tout le monde se soit mis à écrire sur du papier jaune, format américain, en numérotant son argumentation, tout cela pouvait faire croire à des gens très susceptibles et soupçonneux que c'était un nouveau "débarquement" et une main-mise sans retour. En fait, tout au contraire cette forme de dialogue et d'intimité créait la confiance. Le meilleur moyen de préserver son identité passait par une communication franche et loyale. C'était le domaine où Monnet pouvait donner des leçons à tout le monde. S'il téléphonait le soir à McCloy, c'était pour savoir ce qui se passait en Allemagne, mais il n'a jamais exécuté un plan McCloy, un plan américain. Il s'est servi, au contraire, de l'intérêt que les Américains portaient à l'Europe, pour la construire avec le Plan Schuman. Et avant cela, il s'était servi de la volonté américaine de défendre l'Occident pour renforcer les structures du plan d'équipement et de modernisation de la France. Autrement dit, il avait passé un accord tacite avec les Américains : "Aidez-nous à devenir vos partenaires responsables, voire vos concurrents. Acceptez que l'aide que vous nous apportez soit utilisée pour créer les conditions de notre indépendance". Car on était parti, bon gré mal gré, vers l'asservissement. Il a été aux Américains la tentation d'aller trop loin. Et pour ça, il avait besoin d'être en symbiose avec eux. On croit souvent que pour être soi-même, l'autre doit être tenu à distances, qu'il faut créer un mur, un écran : lui, travaillait avec des gens qui étaient probablement soupçonnés aux Etats-Unis d'être gagnés à la cause française.

Je ne veux pas renverser complètement les données du problème que vous me posez, mais le situer dans un contexte de confiance de bon sens et d'efficacité : ces trois notions peuvent expliquer l'attitude de Jean Monnet vis-à-vis des Américains.

A.M. Quand j'ai demandé à Madame Jean Monnet quels étaient les hommes avec lesquels Jean Monnet avait été lié d'amitié, ne lui sont venus à l'esprit que des noms américains. On peut établir un lien entre ce fait et les conceptions politiques de Monnet ...

F.F.

Il faut en rechercher la cause dans un élément simple : la capacité des Américains de s'ouvrir à l'amitié et de répondre positivement à la confiance. Chacun peut encore, aujourd'hui, l'expérimenter. Plus restrictivement - cela vaut pour Jean Monnet comme pour ses amis américains - ces hommes de l'école de Roosevelt, comme plus tard celle de Kennedy, avaient une tendance à situer leur vie affective, intellectuelle et sociale, dans le cadre de leur travail, et pour une cause. Pour le comprendre, il faut revenir à l'expérience de la guerre qui a été remarquablement analysée dans le très bon livre de Sherwood, le biographe de Hopkins, et dans l'interview de Bob Nathan. Jean Monnet a créé un nouvel esprit d'équipe parmi ceux qui étaient autour de Roosevelt, un esprit d'urgence extrême qui a encore resserré les liens d'amitié. Quand vous vivez jour et nuit ensemble, que vous amenez vos femmes dans les week-ends de travail, la liaison est totale et il n'y a pas de dispersion. Je n'ai pas entendu dire que Jean Monnet - à part quelques soirées avec Saint-Exupéry - s'amusait beaucoup avec les artistes ou même avec les Français très brillants réfugiés à Washington. Lui et ses amis faisaient quelque chose de vital - et jamais ce mot n'a eu un sens aussi fort qu'alors.

Votre question sur les amitiés américaines se dissout. Elle n'a plus ce caractère insolite. Il n'en demeure pas moins que la pensée politique de Jean Monnet avait été avant la guerre déjà fortement marquée par le système de la démocratie en Amérique. Il n'avait pas lu Tocqueville, il s'était pénétré de la même expérience que lui. Mais il avait lu Hamilton et Jay dont le "Federalist" était toujours à portée de sa main. Il en disposait d'un petit stock dans une belle édition - tenez, la voici - qu'il donnait à ses amis.

A.M.

Peut-être vais-je vous poser ma question sous une forme différente. Vous étiez directeur du Cabinet de Jean Monnet en 1950. Qu'est-ce qui était prédominant dans son esprit au moment où il mettait sur pied la déclaration du 9 mai ? Était-ce le problème franco-allemand ? le problème soviétique ? ou tout simplement le maintien de la paix ?

F.F.

Ce sont deux de ces données sur trois. Le système soviétique ne l'intéressait pas en tant que tel. C'était un bloc de granit immuable, impénétrable. L'Allemagne, par contre, était une matière en fusion, malléable. Cette plasticité pouvait provoquer des tentations impérialistes en Europe. Il ne pensait pas à l'équilibre est-ouest en soi, mais en fonction de l'Allemagne qui était l'enjeu d'une rivalité terriblement dangereuse pour la paix à l'époque. En 1949, les Soviétiques venaient d'expérimenter la bombe atomique. On n'avait pas encore inventé un code de bonne conduite, si l'on peut dire, pour cet engin-là. Jean Monnet voyait qu'on allait droit vers la guerre. Il l'a écrit en avril 1950 dans des termes dramatiques qu'on aurait tort de lire comme un discours intellectuel argumentant sur la peur.

A.M.

Jean Monnet ne raisonnait jamais en termes idéologiques ?

F.F.

Son approche était plus psychologique qu'idéologique, en ce sens qu'il voyait surtout, et comme le pire danger, des blocages dans les esprits, liés certainement à la constitution sociale et politique des Etats. Ce qui le frappait, c'était la rigidité d'esprit. Devant le phénomène soviétique, tellement énorme, il n'a jamais eu la réaction qu'il avait devant le phénomène américain : je l'ai souvent entendu dire qu'aux Américains il fallait expliquer les choses et aller les voir. Il n'a jamais pris l'avion pour aller voir un dirigeant soviétique - comme l'a fait Giscard d'Estaing à Varsovie - avec l'intention de le faire changer d'avis. Il n'y a jamais pensé une seconde, pour lui, c'était perdu d'avance. Il ne voyait pas quels efforts de dialectique, de bonne foi, de raisonnement, de logique eussent pu les amener à changer, soit qu'ils fussent dominés par la peur, soit qu'ils fussent hermétiquement enfermés dans leur système. Il ne cherchait même pas à en savoir la cause. A partir du moment où vous dites que ces gens se sentent menacés, vous entrez dans leur jeu. On le voit bien aujourd'hui où une partie de l'opinion européenne se prépare à baisser les bras et jeter les armes pour ne plus leur faire peur ! Il disait : "Soyons nous-mêmes, créons une force, devenons forts, unissons-nous. A ce moment-là, ils nous respecteront." C'est une conception politique, ou plutôt une vue mécanique mal perçue à l'époque, car on croyait

encore aux vertus de la diplomatie et à la vieille politique d'équilibre. On en est revenu. A l'inverse, Jean Monnet pensait qu'il fallait expliquer les choses aux Américains parce qu'ils sont ouverts à la discussion, ils savent changer d'avis. Mais pour se faire entendre d'eux, il faut leur tenir un seul discours, parler d'une seule voix.

A.M. Avez-vous entendu Jean Monnet tenir des propos dirigés, par exemple, contre le marxisme, les partis communistes en Europe occidentale, contre l'éventualité d'une agression de l'URSS ?

F.F. Je crois que non. Il n'aimait pas les polémiques. Pour lui ce n'était pas la bonne approche du problème et il s'y refusait presque systématiquement. Vitupérer les gens ne les faisait pas changer d'avis. Ni parler aux sourde d'ailleurs. Mais changer les choses autour d'eux, oui, cela pouvait amener à les faire réagir différemment, à changer leur comportement.

A.M. Je cherche ce qui était au fond de son action ...

F.F. Il n'analysait pas l'âme russe, il n'était pas kremlinologue. Mais il posait des questions simples aux gens qui revenaient de là-bas avec des idées compliquées : il les écoutait et cela renforçait sa conviction qu'il n'y avait rien à faire d'autre que d'avancer "nos affaires", l'Europe et l'unité de l'Occident. Il n'a jamais pensé prendre l'URSS à revers, ni imaginé des alliances disparates qui ne pouvaient se matérialiser dans une action commune. Une fois pourtant, dans une conversation, je l'ai poussé à dire : "Au fond, pourquoi l'Europe s'arrêterait-elle au Rideau de Fer ? Pourquoi des pays comme la Pologne n'en feraient-ils pas partie un jour ?" Il n'était pas hostile à de telles idées qui supposaient dans ces pays une formidable évolution démocratique, rendue possible dans son esprit par la réussite et la force attractive de la Communauté Européenne. Mais il n'a jamais parlé d'une Europe jusqu'à l'Oural. Cela lui semblait une absurdité. Le seul point sur lequel je ne pourrais me prononcer c'est la façon dont il voyait le problème de l'Allemagne de l'Est. Cela le gênait certainement dans ses conceptions de l'unité européenne. Mais il avait trouvé une explication qui peut paraître un peu simple : "L'Europe, ce n'est pas un agglomérat de nations, ce sont

des peuples que nous unissons. Après tout, le peuple allemand pourra se réunifier dans une Europe unie. Ce sera moins dangereux qu'une Allemagne réunifiée". A mon sens, c'était un argument dialectique qui n'a jamais correspondu à une perspective proche, mais qui permettait de prendre en compte la politique d'ouverture à l'Est de Brandt et de Wehner. Ce serait un point à examiner dans les résolutions du Comité d'Action : y avait-il une doctrine autre qu'un discours d'opportunité politique ? A l'époque, il fallait faire attention à l'opinion allemande qui était très sensible à cette question. Monnet ne voulait pas gêner les dirigeants allemands. A mon avis, il laissait la question ouverte, car il n'en avait pas la clef. En tout état de cause, la Communauté était la meilleure structure d'attente.

A.M. Le problème soviétique était donc à l'arrière plan et la question allemande prédominante : c'est l'explication classique du Plan Schuman.

F.F. Revenons à l'origine. Même si le tableau n'est plus tout à fait le même aujourd'hui, on ne peut juger la Communauté qu'en se situant à l'époque de sa création, tout en se disant qu'elle était beaucoup plus qu'une réponse circonstancielle à des problèmes d'un autre temps. Les problèmes sont toujours là sous un autre nom. En 1950, le relèvement précipité de l'industrie allemande face à une industrie française qui commençait à étouffer dans ses frontières et qui n'était pas en mesure de payer ses importations était déterminant. Et puis, on subissait la pression des Américains et des Anglais qui voulaient se dégager de leur charge d'occupation, il y avait la politique de McCloy qui visait au relèvement de l'Allemagne sans se préoccuper de l'industrie française. Les luttes au sein de l'OCDE étaient violentes. C'est un point sur lequel on aurait intérêt à interroger des hommes comme Marjolin qui rappelleraient quels étaient les plans de redressement de l'économie allemande proposés à l'OCDE et quelles contradictions, quels germes de conflits économiques s'insinuaient entre ces plans et les plans français. Il faudrait "photographier" cette situation de 1948-1949.

Il y avait surtout le problème de la Sarre, le problème du charbon : et nous étions bien placés, rue de Martignac, pour voir l'avenir difficile du charbon et du fer français, et la précarité

de notre approvisionnement en coke. Des gens avaient déjà fait le dessin de ce triangle de complémentarité Ruhr Rhenanie-Lorraine Sarre qui pouvait être un élément d'union ou un élément d'explosion. Ceci commençait à être su, à être compris, mais les oppositions de souveraineté bloquaient toute solution. Les dirigeants politiques eux-mêmes disaient leur inquiétude, leur angoisse. Jusqu'au jour où Jean Monnet a mis ça sur le papier dans une note très explicite d'où l'on eut pu d'ailleurs tirer des conclusions différentes de celles du Plan Schuman ...

A.M. Qui a écrit cette note ?

F.F. Lui-même, c'est son style. Je ne vois pas qui d'autre l'aurait écrite. Qu'il y ait inséré des formules recueillies dans des conversations, c'est possible. Mais c'est une de ces notes où il a mis le plus de lui-même. Car il avait un style personnel. On oublie toujours qu'il écrivait tout le temps, sur des petites feuilles, des choses décousues, fragmentaires, qui lui venaient d'une impulsion. Il s'en servait pour développer ses argumentations orales, puis attendait que d'autres lui ramènent le tout sous une forme cohérente.

Dans cette circonstance, je crois que même la construction lui est propre : sans doute il n'a pas écrit ces pages d'un seul trait. C'est un texte qui remonte un courant, avec insistance, avec une dure logique interne. Et puis cela ne débouche pas vraiment. On sent qu'il n'avait pas à ce moment-là la solution, et pas le vocabulaire qui caractérisera la Communauté. Il ne tenait pas le dispositif. C'était l'exposé des motifs de quelque chose qui lui manquait encore. Il avait probablement une arrière-pensée : cette idée de mise en commun, il l'avait formulée plusieurs années avant. Elle veillait dans un coin de son esprit. Il est probable que lorsqu'il a parlé, un peu par hasard, à Paul Reuter, c'est cette idée qui est sortie, mais sans l'infrastructure juridique pour laquelle son interlocuteur était justement l'homme le plus apte à offrir une solution. J'ai relu un exposé de Paul Reuter sur cette époque : on y retrouve le brio, l'esprit délié que l'on n'imagine pas en voyant son personnage. Cet homme très cultivé, très puissant, n'a pas donné toute sa mesure et s'est caché derrière lui-même toute sa vie. Reuter

situé cela au mois d'avril. Je ne sais pas s'il n'est pas intervenu plus tard ...

A.M. C'est le 16 avril que Paul Reuter a rencontré Jean Monnet pour la première fois, d'après les carnets de Jean Monnet. Les neuf versions ont été faites entre cette date et le début mai. Bien souvent pourtant les auteurs ne reconnaissent pas les textes - ce qui paraît naturel vu l'ancienneté des faits -. Sur le fond, les Américains sont-ils intervenus à ce moment-là ? Je pense à David Bruce, Tomlinson ...

F.F. Je crois que la surprise de Dean Acheson, de Bruce a été sincère, le 8 mai quand on leur a donné le texte à lire. Jean Monnet a véritablement opéré sans consultation et sans bruit. Il sentait qu'il fallait agir vite et dans le secret, un secret dans lequel il y avait très peu de monde. Il travaillait à Houjarray. Moi-même je n'étais pas au courant. Comme on vivait toujours dans une espèce de psychodrame, celui-ci est passé inaperçu et les appels téléphoniques qu'il a pu donner étaient banalisés. Ce qui m'étonne le plus, c'est que Hirsch ne se souvienne pas de la présence de Reuter à ce stade ! En revanche, Reuter se souvient d'Uri qui, lui, reconnaît n'avoir pas fait les premières versions. Seule Madame Miguez pourrait vous dire qui il y avait.

Mais Reuter, Hirsch, sont des hommes - comme Clappier - d'une modestie de bon aloi. Ils vont jusqu'à oublier leur rôle historique, ils ne se mettent pas du tout sur le devant de la scène. Peut-être aussi n'ont-ils pas senti à ce moment précis souffler le vent de l'histoire. On faisait tellement de projets alors ! Seul Monnet savait que celui-là était le bon et que le moment était solennel. On a raconté que lorsqu'il a atteint la version définitive, il a dit : "Levons-nous" et il l'a lue. C'est surprenant de sa part, mais possible. Il m'a reparlé de ce moment de "passion".

Voilà donc la réponse à votre question : il y avait la peur de la guerre, à propos de l'Allemagne, à la suite d'un coup de tête qui pouvait venir aussi bien des Russes que des Américains ou d'une opinion européenne terrorisée. D'une opinion française qui aurait pris peur d'une Allemagne nouvelle surgissant à l'im-

proviste sous l'impulsion d'Adenauer et parrainée par McCloy.

A.M. Le secret qui a entouré toute cette affaire était-il une habitude chez Monnet ?

F.F. Oui. Il y avait des domaines réservés. Quelquefois quand on entraait dans son bureau, il se produisait un silence, on vous regardait sans aménité, il se passait quelque chose. Il avait à la fois ce goût du secret dans l'élaboration, dans la stratégie qu'il menait, même à des niveaux subalternes, et des périodes d'explication tous azimuts pour lesquelles il avait à sa disposition une gamme d'interlocuteurs très variée.

A.M. Nous pourrions parler maintenant des journalistes qu'il recevait.

F.F. Je les revois : Callender, le correspondant du New York Times, très brave homme et très puissant, qui avait droit à toutes les confidences parce qu'il avait un sens très élevé de ses responsabilités. Charles Ronsac - Franc-Tireur était alors un journal important, le Libération de l'époque - qui était magnifiquement introduit partout. David Schoenbrun, "à tu et à toi" avec les hommes politiques français, au courant de tout, très habile et sûr aussi. Au Monde, Monnet voyait Beuve-Méry, Duverger Reuter a joué un rôle là encore car il informait son ami Beuve-Méry. Il y a eu aussi un phénomène Gascuel : il connaissait Monnet de longue date, mais ce n'était pas le grand inspirateur qu'il a prétendu être. On voyait aussi Massip, Brisson, André Siegfried pour Le Figaro. Avec ces hommes de presse se déroulait la première phase de tests, éventuellement la mise dans le secret, puis l'opération. Ils n'étaient pas surpris quand on les faisait entrer dans le complot parce qu'on leur en avait déjà donné une idée et qu'ils étaient liés par l'engagement de se taire qu'ils avaient pris au départ. Je devrais ajouter à ces gens-là Charles Gombault et Michel Gordey de France-Soir. Le cercle était en définitive assez restreint ; avec quelques journalistes de Time et de Newsweek dont il fallait se méfier, et quelques personnes de l'AFP, comme le chef du service diplomatique, Allary, très sûr et de très bon conseil. Le Plan Schuman mis à part, je ne crois pas que Monnet aurait lancé une affaire importante sans s'assurer à l'avance auprès de ces hommes-là qu'elle aurait un impact sur

11

l'opinion publique et sans contrôler les défauts de l'opération auprès d'eux.

Mais dans cette circonstance, il a gardé le secret total jusqu'à la conférence de presse du 9 mai. A l'heure H moins 1 il a vu les hommes dont je viens de parler dans le bureau de Clappier et leur a montré le papier. Schuman recevait les ambassadeurs dans un bureau voisin pour les informer. Monnet expliquait à ces quelques journalistes que j'amenais un à un combien la proposition française était importante, que ce n'était pas un acte diplomatique de pure forme.

Pour conclure cette question, je dirais qu'il est assez remarquable qu'un homme ait ainsi deux pôles dans son comportement : la capacité d'intériorisation - il pouvait enfermer hermétiquement sa pensée et vivre avec elle - et son goût profond pour la publicité, à travers la presse à laquelle il attachait une importance considérable. La télévision n'avait pas alors le poids qu'elle a acquis. Il avait du respect pour le métier de journaliste, parce qu'il avait vu aux Etats-Unis ce qu'est une presse libre et responsable. Il s'était entouré en France de quelques hommes qui correspondaient à cette conception-là, des hommes qui, au fond, étaient au coeur des problèmes politiques, qui vivaient en symbiose avec certains dirigeants. Walter Lippman lui en avait donné l'exemple aux Etats-Unis. Je suis sûr qu'un homme comme Beuve-Méry pouvait garder un secret total ; le goût du sensationnel ne l'aurait pas conduit à la divulgation de certaines informations.

A.M. Pour compléter les interviews faites par M. Westphal à la Haute Autorité, je voulais vous demander comment vous avez vécu le lancement de la CECA à Luxembourg. Avez-vous eu le sentiment que cela répondait vraiment aux objectifs définis en mai 1950 ? Ou bien était-ce une déception ? Pierre Uri me faisait remarquer qu'avec le recul, le choix tactique du charbon et de l'acier et ce découpage en tranches de l'intégration économique n'étaient peut-être pas l'idéal.

F.F. C'est une époque un peu confuse dans mon esprit parce que cela a été une si grande mutation, une telle aventure que nous

avons tous des souvenirs troubles qui se raccordent mal à la suite des événements, qui ont une valeur en eux-mêmes, comme si cette période était un accident dans une vie. L'aventure de Luxembourg était très spécifique, elle n'avait pas de modèle, on ne l'a pas répétée. Il était difficile de dissocier son destin personnel de cette entreprise collective, du devenir historique de cette "mauvaise bonne idée" pour revenir à l'observation de Pierre Uri. Dans l'absolu, il était magnifique d'aller créer un nouveau pouvoir au coeur de la forêt hercynienne ... c'était cela l'utopie européenne. Et en réalité, cela ne s'est pas passé ainsi. Je l'ai compris plus tôt que d'autres parce que, pour des raisons personnelles, je suis parti assez vite. Luxembourg était trop isolé à mon goût. En 1954, j'étais déjà à Paris : je faisais la navette. Je ne m'étais pas bien assimilé à l'équipe parce que j'avais un rôle un peu marginal, je n'étais pas entré dans le sanctuaire du charbon et de l'acier. J'avais pour charge d'expliquer les choses à la presse. Or la presse n'était pas à Luxembourg : elle y était venue huit jours puis était repartie très loin. Pendant quelques temps on a dit qu'il était bon de travailler tranquillement dans le silence. Puis on s'est aperçu que c'était un très grand inconvénient : quand je venais à Paris, je me rendais compte que l'opinion avait l'esprit ailleurs et on avait beaucoup de peine à tenir à bout de bras cette idée de Communauté. C'est ce qui est arrivé avec la CED qu'on n'a pas pu dissocier de la guerre d'Indochine qui l'a faite sombrer avec elle. J'ai senti que l'entreprise glissait hors du temps et de l'espace.

Etait-ce condamné au départ ? Il est facile de le dire avec le recul. En réalité, la sidérurgie et le charbon formaient l'essentiel de la vie économique de l'époque. La sidérurgie était une puissance colossale, héritée du XIXème siècle, avec les maîtres de forge, et surtout les cartels.

A.M. Pierre Uri ne reprochait pas au système d'avoir commencé par le charbon et l'acier, les secteurs les plus directement liés à l'armement, mais il critiquait la sectorisation de l'économie et cette progressivité d'une intégration sectorielle.

F.F. Il parle d'ailleurs là comme l'homme de Messine qu'il a été.

Avait-il cette vue déjà quand il était une des têtes pensantes de la Haute Autorité ? Encore que le relais ait été repris par lui-même à nouveau avec l'Euratom dont il a rédigé le traité, l'avenir lui a donné un peu raison. Monnet a-t-il commis une erreur tactique en essayant d'instituer trop tôt une communauté de l'énergie atomique qui nous a tragiquement fait défaut quinze ans plus tard ? Toujours est-il qu'il croyait véritablement à l'Euratom, plus qu'à la CED à laquelle il n'avait pas adhéré foncièrement.

A propos de la CED, Monnet s'est senti une responsabilité à posteriori. Si Luxembourg avait été un centre de décision, il aurait agi sur ce processus beaucoup plus tôt et beaucoup mieux. Autrement dit, l'isolement de Luxembourg qui était théoriquement excellent pour lancer une expérience nouvelle s'est révélé très vite un obstacle majeur. Dans un meilleur contexte, la CECA aurait pu faire tache d'huile ; le Conseil des Ministres aurait évoqué davantage de questions, les problèmes budgétaires et financiers, les transports ... Mais il y a eu ce typhon de la CED dont on avait cru un instant qu'elle serait justement un élément d'avenir, un pas de géant vers l'intégration.

Ce n'est pas parce que ces virtualités n'ont pas été concrétisées qu'il faut dire que l'idée était absurde. Il faut seulement chercher le moment où la capitalisation de cette idée a été manquée. On avait déjà manqué l'unité politique avec cette Assemblée Constituante, dite étrangement "ad hoc", qui fut rejetée par les gouvernements - et non pas par les parlements. Monnet a reçu comme une divine surprise le message de Louis Armand et de Gaston Berger, qui s'étaient exaltés pour une idée qui semblait extraordinaire : la relève énergétique par l'atome. Cela correspondait tout à fait au type d'action sur un point limité mais décisif qu'aimait Jean Monnet.

Je ne peux pas dire pourquoi il s'est trompé. D'ailleurs qui sait si dans cinquante ans un Pierre Uri ne dira pas que l'erreur c'était le Marché Commun et la vérité l'Euratom ?

Mais il est sûr que pour l'économiste ou l'homme de la rue, la notion de Marché Commun était extrêmement séduisante ; la preuve en est le rôle des agriculteurs dans cette affaire. L'Europe de l'énergie nucléaire s'est heurtée à des obstacles natio-

nalistes, à la volonté de garder l'atome français, gaulliste avant la lettre, et à d'autres obstacles économiques, des manoeuvres de pétroliers encore difficiles à connaître aujourd'hui.

Pour conclure avec la tranche de l'histoire dont nous parlons aujourd'hui, on peut dire que Monnet a pris le Marché Commun en route ; mais ce n'était pas une affaire qu'on pouvait maîtriser durablement et elle n'entraît pas dans ses catégories intellectuelles. Alors qu'on pouvait garder le contrôle d'une industrie atomique commune. Si Monnet s'est détourné du charbon et de l'acier, c'est que ces industries n'étaient plus des centres de décision et que d'autres structures très importantes se mettaient ne place partout, sauf à Luxembourg.

A.M. Avez-vous assisté au départ de Jean Monnet de Luxembourg en février 1955 ?

F.F. Je n'y étais pas. Je sais seulement qu'il m'avait téléphoné un matin très tôt pour me dire qu'il démissionnait, qu'il s'en allait. Alors il a voulu me voir, non pas pour avoir mon avis, comme il le faisait quand il "se tâtait" avant de prendre une voie nouvelle. Mais là il était décidé. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire. "- Agir du dehors, en simple citoyen. - Seul ? - Vous n'y pensez pas ! M'avez-vous jamais vu travailler seul ? Je dois être libre de mon action et de mes mouvements. J'irai là où est le pouvoir. Celui de Luxembourg continue à exister, mais dans ses limites." J'envisageais cela avec soulagement, car il allait rentrer dans le "circuit" de la politique internationale dont la réalité avait beaucoup changé depuis trois ans.

A.M. Avez-vous été associé à la naissance du Comité d'Action ?

F.F. Non, pas vraiment. Je ne saurais pas reconstituer cette période avec précision. La confiance entre lui et moi a toujours été à éclipses. Quand il avait besoin de moi, il me faisait venir. Nous parlions. Mais je n'ai pas travaillé au Comité d'Action. Je me souviens d'ailleurs qu'il m'a demandé de rester où j'étais. Il n'avait pas de moyens : il s'est fait détacher Van Helmont et Duchêne. A partir de 1958, j'étais rue des Belles-Feuilles, à

deux cents mètres de chez lui et je faisais une navette constante : il m'associait fréquemment à des conversations, à des déjeuners, selon les "rites" liés à la vie confinée du bureau de l'Avenue Foch ; il y avait parfois des moments très intenses et d'autres où il ne se passait rien. Il était là avec Van Helmont, François Duchêne, puis Richard Mayne. Max Kohnstamm, qui avait démissionné pour suivre Jean Monnet - c'était courageux - voyageait beaucoup dans les capitales européennes pour préparer les réunions du Comité d'Action. Je n'étais pas associé au travail quotidien, sauf quand il y avait des résolutions, que je devais lire et critiquer, réécrire, ce qui était difficile et long. Je ne savais pas que j'aurais le privilège d'accomplir pour lui un travail non moins long et non moins difficile. L'écriture était un douloureux enfantement : elle révélait les malformations de la pensée. C'était son principal objet.

A.M. Je vous ai posé des questions que je n'ai posées à personne d'autre car vous étiez l'un des seuls à pouvoir y répondre. Peut-être auriez-vous des choses à ajouter sur lesquelles je ne vous aurais pas interrogé ?

F.F. Je verrai mieux les lacunes quand je relirai le texte de cette interview. Il y a des points que l'on n'a peut-être pas abordés: par exemple quelle est la force qui le faisait se mouvoir ? qu'est-ce que le génie ? Jean Monnet avait une forme de génie. J'ai vu "fonctionner" un homme qui a agi de façon géniale sur son temps. On ne pourra plus le nier. Il a eu une influence considérable sur les hommes, et pourtant il n'avait pas les caractéristiques et les moyens de base avec lesquels opère le génie. Comment peut-on influencer son temps avec des moyens "ordinairement ordinaires", par la mise en oeuvre de mécanismes intellectuels, d'inventions qui relèvent en apparence du simple bon sens ? Il faudrait analyser cela de plus près. Que fait le génie quand il se prépare patiemment à être génial ? Jean Monnet était probablement un homme qui - comme un chasseur - savait attendre très longtemps son moment. Pendant ces périodes de latence, son cerveau continuait à fonctionner, mais en rond, comme une centrale qui ne s'éteint pas, puis lance un éclair. C'est peut-être cet élément de surprise qui a joué un rôle ; on

ne l'attendait pas là où il intervenait en force. On l'avait oublié ou on avait pris l'habitude de le voir opérer sur un autre terrain. Il agissait par intermittences. Et il préférait ne rien faire que de faire quelque chose qui ne fut pas dans l'axe profond de sa pensée. En cela, il se différenciait des autres hommes supérieurs qui ne peuvent pas s'arrêter. Savoir se mettre en réserve volontairement suppose une grande force morale. Contrairement aux légendes sur les épisodes variés de sa carrière, il suivait une ligne et ne se reconvertissait pas dans les activités les plus tentantes qui s'offraient à lui. Cela prouvait une connaissance et une maîtrise de soi exceptionnelles, une capacité de rétention de ses forces. "Je n'ai jamais fait qu'une seule chose à la fois, disait-il, et c'était toujours la même chose".

A.M. Quelle était cette chose, selon vous ?

F.F. Sûrement que les hommes cherchant ensemble leur intérêt commun, qui existe toujours, quels que soient les différents qui les opposent.

On pourrait aller un jour plus loin que l'anecdote, sur ces bases. Je suis soucieux de sortir du discours conventionnel qui se recoupe dans tous les sens et qui n'avance pas. Il faudrait poser des questions indiscrettes, même si elles restent sans réponses ... Lui-même aurait dit : "Qu'allez-vous chercher ? Racontez ce que vous voyez. C'est aussi simple que ça". Il n'aimait pas les jeux de la psychologie, ni les analyses trop subtiles. Pourtant il nous est permis de le chercher au-delà des apparences. Des actes, on peut remonter à la nature profonde. Il ne le savait peut-être pas et s'en souciait peu, mais la grandeur l'habitait. Je l'ai vue dans ses dernières années, dans ses dernières heures.